

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-NEUVIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1899



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1899

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 5 septembre 1899.

Missions d'Amérique

VICARIAT APOSTOLIQUE

DE LA SASKATCHEWAN

 Le vicariat apostolique de la Saskatchewan a été créé en 1891. Le nombre des catholiques n'est que de 8,000 ; mais c'est la moitié du chiffre total des habitants, tant la population est clairsemée dans ces régions centrales du Canada. Le chef de la mission est Mgr Pascal, Oblat de Marie immaculée ; il est secondé dans sa tâche apostolique par seize missionnaires dont onze sont natifs du Canada.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. O. CHARLEBOIS

OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

A Mgr PASCAL, VICAIRE APOSTOLIQUE
DE LA SASKATCHEWAN

Avant son départ pour le Chapitre général, le R. P. Bonald m'avait fait promettre de le remplacer pour la visite de la Mission du fort Nelson. Je ne pouvais manquer à ma parole ; il y avait beaucoup de bien à faire et je devais ce service au bon P. Bonald, toujours si dévoué et si charitable dès qu'il s'agit d'obliger un confrère.

Départ. — Apostasie. — Besoin de nouveaux missionnaires. — Au Grand Rapide.

Je partis le 24 juin, laissant aux soins du Frère Marcilly la charge de la mission de Cumberland. Je m'engageai dans la direction du Pas et du Grand Rapide, m'arrêtant, chemin faisant, dans chaque station pour y voir mes chrétiens. Comme toujours, j'y trouvais des âmes bien disposées, tout heureuses de revoir le prêtre et de profiter de sa visite pour se retremper dans la ferveur. Ces braves gens s'informent de Votre Grandeur et me demandent s'ils auront bientôt le bonheur de vous revoir et de vous entendre. Cette lointaine perspective les encourage et les comble de joie.

* * *

Au Pas, j'eus la douleur de constater l'apostasie d'un catholique converti depuis peu. L'infortuné n'a pas eu la force de résister aux pressantes sollicitations du ministre. Poussé par les promesses et par les objurgations de ses proches parents, il a fini par retourner à l'erreur qu'il avait abjurée devant Dieu et devant les hommes. Hélas ! il est peut-être plus à plaindre qu'à blâmer. Qu'il est difficile à ces nouveaux convertis de persévérer quand ils se voient en butte à toutes sortes de vexations et de mauvais traitements de la part d'un ministre et de certains protestants fanatiques, surtout lorsque le prêtre catholique n'est pas là pour les instruire et les fortifier. Il est même surprenant de ne pas voir plus souvent de telles défections. Que n'ai-je un compagnon ! Sa présence me permettrait de réitérer mes visites et de prolonger mon séjour au milieu d'eux.

Vous êtes en France. Ne pourriez-vous pas recruter là-bas du renfort ? Ah ! si l'on savait quel bien immense ferait ici un missionnaire à poste fixe ! Il faut entendre-

Les protestants eux-mêmes nous dire avec émotion : “ Nous aimons la religion catholique, nous la désirons ardemment, pour nous et nos enfants, mais à quoi bon l’embrasser ? Tu ne viens nous voir que deux ou trois fois par an, et encore ce n’est que pour quelques jours. Dans ce cas nous sommes forcés de rester protestants. ”

Le bon Dieu sait cependant que je ne puis faire davantage tant que je serai seul. Les distances entre chaque mission sont trop considérables pour que je puisse entreprendre des visites plus fréquentes. Je souffre de voir tant d’âmes à sauver et de me trouver dans l’impuissance de leur prêter secours. Daigne le Maître de la Vigne m’envoyer prochainement un aide ! Ne le découvrirez-vous pas dans le beau pays de France, si fécond en ressources de toute nature ? *Transiens, adjuva nos.*

* * *

Au Grand Rapide, j’ai trouvé toutes mes brebis dispersées dans les îles du *Cheval* et du *Poney*. Il me fallut courir à leur recherche pendant toute une semaine. Pour la messe du dimanche, on m’offrit, en guise d’église, un ancien réfectoire mesurant 60 pieds de long. J’y installai sur le bout d’une table mon autel portatif. Rien de plus pauvre ni de moins attrayant. Aussi bien, je ne comptais guère que sur la présence de mes catholiques. Mais, à ma grande surprise, le vaste local s’emplit en un clin d’œil. Toute la population de l’île était accourue, et cette foule compacte se tenait dans l’attitude du plus religieux recueillement. Il me fut bien agréable d’adresser la parole à mon sympathique auditoire. Je le fis en cris, n’osant trop me hasarder en anglais. Inutile d’ajouter que tous les catholiques, en cette circonstance, se firent un devoir d’approcher des sacrements de pénitence et d’eucharistie. Leur attachement à la religion et au missionnaire s’accrut de jour en jour ;

ils auraient voulu me garder plus longtemps parmi eux, mais d'autres âmes attendaient ma visite et je continuai ma route vers le fort Nelson.

Au lac Winnipeg. — Protection spéciale pour le missionnaire. — Accueil sympathique à Winnipekus.

Le reste du voyage s'effectua en canot d'écorce. Deux hommes m'accompagnaient. Le 5 juillet, par une chaleur tropicale, si peu commune en nos régions du nord de l'Amérique, j'arrivais au lac Winnipeg. Une tempête avait soulevée l'immense étendue des eaux de ce lac, qui ressemble à une petite mer. Notre frêle embarcation, poussée par un vent de côte, menacé à chaque instant de sombrer sous la fureur des flots ; tantôt elle disparaît au fond d'un abîme, tantôt elle émerge sur la crête des vagues. Le spectacle est grandiose, mais peu rassurant. Je l'admire non sans inquiétude et la prière aux lèvres. Enfin, nous parvenons à doubler une pointe qui nous offre un abri et nous permet de mettre pied à terre. Dieu soit béni !

Le lendemain, à notre réveil, j'aperçois un magnifique orignal, qui paît tranquillement à quelques pas de notre tente. Quelle bonne fortune ! Un de mes hommes à déjà épaulé son fusil, mais la balle n'atteint pas l'animal, qui nous échappe. En revanche, mon chasseur abat un certain nombre d'outardes avec leurs petits, et, grâce à cette provision inattendue, nous pouvons poursuivre notre voyage.

* * *

A peine avons-nous hissé notre voile qu'un vent favorable, d'une extrême violence, nous entraîne au large ; soudain une énorme vague passe au-dessus de nos têtes, nous engloutit un instant et nous laisse trempés jusqu'aux

os. A ce moment je crus que c'en était fait de nous. Une autre vague pouvait faire sombrer notre frêle canot, déjà rempli d'eau. Chose merveilleuse ! il continua de flotter sous une protection spéciale, tandis que nous le vidions au moyen de notre chaudière à thé et de nos tasses. Il est évident que la bonne Mère du missionnaire veillait sur nous. Sans cette visible providence, vous compteriez maintenant votre pauvre Père Charlebois au nombre des morts. C'est vous dire, Monseigneur, que ma dette de reconnaissance envers Dieu et notre divine Mère augmente de plus en plus. Veuillez, s'il vous plaît, m'aider à l'acquitter.

* * *

Après avoir couru plus d'un autre danger les jours suivants, j'arrive enfin à Norway-House, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé à dix milles environ du lac Winnipeg, sur la rivière Nelson. Ce fort est un des plus anciens de la Compagnie. Il jouissait autrefois d'une remarquable importance ; c'est là qu'avait lieu tous les ans le grand Conseil des bourgeois du Nord-Ouest. Il a perdu depuis longtemps ce privilège et, actuellement, ce n'est qu'un poste secondaire ; tout révèle sa décadence et sa ruine prochaine.

Jadis nos premiers missionnaires de l'île à la Crosse et du Mackenzie y ont fait de courtes apparitions, en se rendant plus loin, vers l'extrême nord. Il n'y a que les vieillards qui se rappellent les avoir vus. La nouvelle génération ne connaît le prêtre catholique que par ouï-dire. Chacun d'accourir pour voir l'étrange personnage. On me regarde avec curiosité, on ouvre de grands yeux pour m'examiner à loisir. A l'étonnement succède la sympathie, qui se manifeste par une bienveillance mêlée de respect. Hommes, femmes et enfants viennent tour à tour me toucher la main en signe d'amitié. Ces braves gens sont tous

des *Cris de marais*. Ils appartiennent à la secte méthodiste. Pas un catholique sur une population de 400 à 500 âmes. Le bourgeois en charge du district, M. MacDonald, se montre charmant et très hospitalier. Il m'admet à sa table, m'offre un lit dans sa maison et veut me reconduire jusqu'à la rivière Nelson, où m'attendent un canot et deux nouveaux guides.

Le soir même, je campais au rapide Winnipegus. Là s'est noyé il y a six ans, M. Horace Bélanger, ancien bourgeois [catholique du district de Cumberland. Je célébrai la messe à l'endroit précis où fut retrouvé son corps et je ne manquai pas de prier pour celui qui avait été l'insigne bienfaiteur de ma mission.

Demande de missionnaires catholiques. — Besoin de ressources.

De là, je gagnai Cross Lake. J'y fus reçu cordialement par le commis du fort, M. MacLeod, écossais presbytérien ; c'est un ami du missionnaire catholique.

“ Quant aux ministres méthodistes, dit-il, ils ne sont bons qu'à rendre les sauvages plus méchants. ”

Aussi a-t-il insisté pour obtenir une mission catholique. Son désir est partagé par tous les sauvages. Ceux-ci, à la nouvelle de mon arrivée, se réunirent, leur chef en tête, pour venir me saluer et me supplier d'établir chez eux une église catholique. Voici, en résumé, le discours du chef, qui fut acclamé par l'assistance avec des démonstrations d'enthousiasme :

“ Je suis content de te voir. Depuis longtemps, j'entends parler de la Robe Noire. On m'en a dit beaucoup de bonnes choses. Je désirais vivement la voir et lui parler. Voilà pourquoi mon cœur est dans la joie en ce moment.

“ Nous ne connaissons pas ta religion ; mais on nous dit

qu'elle est belle et bonne. Nous la désirons tous, mais nous ne pouvons l'embrasser avant de voir ici une *maison de la prière* et une *Robe Noire* comme toi.

“ Nos enfants sont ignorants, nos hommes de la prière (les ministres) ne font rien pour les instruire. Nous avions une école et on nous l'a enlevée. On nous dit que le prêtre catholique, lui, aime les enfants et cherche à les enseigner. Si nous en voyions un chez nous, nous lui donnerions tous nos enfants. ”

En réponse à cette supplique formulée avec tant de sincérité, je promis aux sauvages d'exposer leurs bons desirs à Votre Grandeur, et de leur communiquer plus tard votre décision. Je leur parlai ensuite de notre sainte religion. Ils écoutèrent avec une attention qui trahissait leur étonnement et leur admiration.

“ *Tapwe miwasin !* disaient-ils, *Tapwe ekweyak ni petenan eoko !* (Vraiment, c'est beau ! vraiment, c'est la première fois que nous entendons de telles choses !) Nos ministres ne nous parlent jamais de cela, etc. Nous voudrions t'écouter toute une journée. ”

Ils me prièrent de chanter des cantiques, tout en s'escriant à chanter avec moi pour les apprendre.

* * *

Ces détails vous montrent les heureuses dispositions de ces sauvages qui se laisseraient bien vite gagner à la vraie religion s'ils avaient un missionnaire. N'ai-je pas raison de solliciter en leur faveur un ouvrier évangélique ? Ces pauvres enfants des bois demandent le pain de la parole de vie ; hélas ! n'y aura-t-il personne pour le leur rompre ? Le temps de la moisson approche. Les épis sont mûrs. Encore une fois, daigne le divin Maître envoyer des apôtres ! Les conversions seraient faciles, abondantes, sérieuses.

J'ai reçu l'abjuration d'une protestante et j'ai baptisé ses deux enfants. Le mari, déjà catholique, avait su conserver sa foi, quoique privé du ministère du prêtre. Un autre chef de famille se montre tout fier de son titre de *Pakwayis* (catholique). C'est un vieillard bien intelligent, mais absolument dépourvu des notions élémentaires du catéchisme. Je doute qu'il soit baptisé. Pourtant il lui suffirait pour l'exaspérer, de lui dire qu'il est protestant, car il déteste souverainement les ministres. " Il n'y a que la Robe Noire des catholiques, dit-il en son langage de sauve, qui soit réellement homme de la prière. "

* * *

Je vous l'avoue, j'avais peine à retenir mes larmes à la vue de ces pauvres enfants des bois, si délaissés et néanmoins si désireux d'obtenir un missionnaire. Ma pensée se reportait vers ces régions civilisées où le prêtre est insulté, la religion abandonnée. . . , et je me disais : " Qu'ils viennent donc ici, ces apôtres qui ont à cœur la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Ils souffriront, sans doute, mais quel ministère consolant et quelles compensations à tous les sacrifices ! "

Je sais bien que le dévouement ne suffit pas. Il faudrait avoir, pour faire le bien, d'abondantes ressources pécuniaires. Nos paroissiens sont si pauvres ! Pour eux la terre est ingrate, ils auraient beau l'arroser de leurs sueurs, elle reste inféconde, ensevelie pendant de long mois sous un linceul de glace et de neige.

Ces ressources nous viendront, je l'espère, par le canal de la charité. Il y a tant d'âmes généreuses ! . . .

Et puis d'après le beau proverbe anglais : *Where is the will, there is the way*, avec de la bonne volonté on trouve toujours moyen d'arriver à son but.

Vous irez à Lyon, vous parlerez à *notre Providence visi*

ble de votre immense vicariat. A n'en pas douter, vous toucherez les cœurs et l'on vous donnera encore ! C'est mon espoir.

Incidents divers. — Touchante réception au fort Nelson. — La moisson est prête.

Je reviens à mes bons Indiens. Ils m'accompagnèrent jusqu'à la rivière Nelson en me faisant promettre de venir me fixer chez eux ou d'obtenir un prêtre pour les évangéliser.

Les incidents ne manquèrent pas d'agrémenter la monotonie du voyage. Un soir, je rencontraï trois barges de la Compagnie d'Hudson, montées par des Cris du lac l'endu. Comme ils n'avaient jamais vu de prêtre, ils me prirent d'abord pour un *Witiko* (mangeur de monde). Dès qu'ils surent que j'étais une Robe Noire, ils s'empressèrent de venir me toucher la main. Eux aussi, quoique protestants désirent un prêtre. Le lendemain, nous arrivons dans un camp de sauvages. Ici encore, même surprise de voir un prêtre pour la première fois, même accueil sympathique et nombreux témoignages de respect.

La fin de mon excursion fut une suite ininterrompue de passages difficiles à franchir : des rapides, des lacs, des portages. Deux ou trois fois, j'enfonçai dans la vase des marais jusqu'à la ceinture avec mon bagage sur le dos. Des milliers de maringouins se chargeaient d'exercer ma patience et de me faire endurer un continuel martyre.

Toutes ces fatigues ne sont rien pour le missionnaire dont l'unique préoccupation est de se sacrifier pour le salut des âmes. Du reste, le bon Dieu me réservait de douces consolations au Fort Nelson, terme de mon voyage.

* * *

J'y débarquais le 16 juillet. J'en étais encore loin que déjà mon canot était reconnu et signalé. Catholiques et protestants s'assemblèrent sur le rivage pour me saluer. La joie rayonnait dans tous les yeux. Seule une vieille femme se tenait à l'écart, plongée dans la tristesse. En se présentant pour me toucher la main à son tour, elle éclate en sanglots :

“ Ah ! mon père, tu arrives trop tard ! oui, trop tard !... Vois cette tombe dans le cimetière ; c'est celle de mon garçon !... Les feuilles n'étaient pas encore poussées lorsque nous sommes venus nous fixer ici, près de l'église. Nous arrivions de bien loin dans le nord. Il y avait encore de la glace sur les lacs. Déjà celui que je pleure ne pouvait plus marcher ; il nous fallait le traîner sur la glace et le charger sur nos épaules dans les portages, car il voulait absolument voir une dernière fois la Robe Noire avant de mourir. Mais tu arrives trop tard, oui, trop tard, mon garçon n'est plus.”

Et la pauvre mère fondait en larmes.

— Une chose me console cependant, ajoutait-elle, c'est qu'il a beaucoup prié avant d'aller voir le Grand Esprit. Il nous a aussi recommandé de bien prier comme il faut, de ne jamais abandonner la religion catholique, que c'était la seule bonne. Cela console mon cœur affligé... Après que son âme eut quitté la terre, nous avons amené son corps dans la maison de la prière ; nous avons compté les graines de la prière (dit le chapelet), puis nous l'avons transporté au cimetière au son de la cloche. Est-ce bien ce que nous avons fait ?

“ — Très bien, lui dis-je. Vous ne pouviez faire mieux.”

Je lui adressai quelques paroles de consolation qu'elle reçut comme venant du ciel.

Le lendemain, son mari m'apporta une peau de martre et me dit :

“ — Tiens, mon Père, c'est mon garçon défunt qui a tué cette martre. Il n'a jamais voulu la vendre, bien que souvent

nous ayons souffert de la faim. Il l'a toujours conservée pour faire dire une messe pour le repos de son âme. ”

N'est-ce pas admirable de la part de nouveaux convertis ?

Cette famille n'avait abandonné le protestantisme que depuis un an ou deux. Je me fis un devoir de chanter un service solennel et de bénir la tombe du défunt.

* * *

Trois semaines durant, j'évangélisai ce bon peuple. Tous, catholiques et protestants, assistaient aux réunions, matin et soir ; avides d'entendre la parole de Dieu, ils se succédaient continuellement à mes pieds pour me confier leurs peines et recevoir des conseils et des encouragements. Une nuit, je m'étais retiré dans la chapelle pour réciter mon bréviaire avant de prendre mon repos, lorsqu'un sauvage converti depuis peu se présente pour faire sa prière. Après avoir parlé longtemps à Notre-Seigneur, il vient s'agenouiller près de moi.

“ Mon Père, dit-il, instruis-moi donc, car je suis un pauvre ignorant. ”

Je lui fais commencer le Notre Père. A ma grande stupefaction, il ne s'arrête qu'après la prière à l'ange gardien. Alors je lui explique les principales vérités de la religion, et lui de m'écouter pendant plus d'une heure, à genoux, sans bouger.

Ces bons sauvages aiment beaucoup les cantiques. Je passai parfois une partie des nuits à leur en apprendre. Ils les redisaient ensuite sous leur tente et même à l'église. Une fois je confiai au plus capable le soin de chanter pendant la grand'messe du dimanche. Il le fit en effet et tous de l'aider à qui mieux mieux, mais chacun à sa façon. Autant de voix, autant de notes différentes et d'airs variés.

* * *

En résumé, j'ai trouvé au Fort Nelson d'excellents Indiens, tout disposés à servir le bon Dieu. Ici encore ce sont les missionnaires et les ressources qui manquent pour recueillir une abondante moisson... Il y eut bien des larmes au moment de la séparation. Les protestants eux-mêmes manifestèrent ouvertement leurs regrets à mon départ.

Un missionnaire en résidence provoquerait à bref délai un mouvement de conversion parmi eux et l'on verrait le beau spectacle d'une population animée de la ferveur des premiers âges du christianisme.

Missions d'Afrique

VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA-NYANZA

SEPTENTRIONAL



LES missions du Victoria-Nyanza sont bénies entre toutes. Une merveilleuse effusion de grâces divines, provoquée sans doute par le sang des martyrs de l'Ouganda, ne cesse de féconder les travaux des Pères Blancs. On en jugera par la lettre suivante. Elle donne les plus consolants détails sur le mouvement des conversions, si multipliées que les missionnaires ne peuvent suffire à les recueillir et succombent devant la tâche.

Extrait d'une lettre du R. P. Laane

MISSIONNAIRE DANS L'OUGANDA

**A Mgr LIVINHAC, SUPERIEUR GENERAL DE LA
CONGREGATION DES PERES BLANCS**

Pardon facile à obtenir. — "Misereor super turbam."

Vous me disiez dans votre dernière lettre : " Modérez-vous, le bon Dieu ne demande rien au-dessus de nos forces... " Je me promis d'obéir, et comme la chose me parais-

sait difficile dans les circonstances où nous étions, pour ne pas oublier votre conseil, je plaçai votre lettre dans mon bréviaire. Je la lisais et relisais... Vaine précaution !..

Excusez-moi, pardonnez-moi, si, à la vue de 200 pauvres noirs venus, dès le matin, me demander conseil, à la vue de 200 autres accourus à midi pour se confesser et me suppliant à genoux, les larmes aux yeux, les bras tendus, de ne pas les repousser, de ne pas les renvoyer dans leurs villages avec des péchés dans le cœur ; pardonnez-moi, si je n'ai pas tenu compte de vos désirs et suis resté au confessionnal, malgré la fatigue et la fièvre, jusqu'à épuisement complet. Je me rappelais bien quelquefois vos paroles ; mais j'entendais aussi les cris de ces pauvres femmes qui venaient de loin, à travers les montagnes et les rivières, avec un enfant sur le dos, et dont plusieurs avaient fait cinq et six jours de marche ; je voyais ces jeunes gens sur le point de partir pour la guerre, pleins de foi, c'est vrai, mais pas impeccables. J'avais pitié de tout ce monde et je me disais : Je ne suis pas prêtre pour rien. Que je les aide, que je les absolve, puisque j'en ai le pouvoir, et je tâchais de satisfaire à leur saint empressement...

* * *

Dieu a voulu me prouver qu'il n'avait aucun besoin de moi en m'envoyant une maladie qui m'a, en quelques jours, réduit à l'impuissance et cloué sur ma natte. Je suis resté sans force, pendant trois mois entiers, privé presque de la faculté de penser. A la fièvre vinrent s'ajouter des maux d'yeux qui me rendirent presque aveugle. La lumière me devint insupportable et je dus passer mes jours au fond de ma case, dans les ténèbres les plus épaisses. Je fus bien forcé alors d'avouer que, si j'avais écouté mon supérieur, je ne serais pas devenu ainsi un serviteur inutile donnant

aux confrères un surcroît de travail et de peine. Je pris de bonnes résolutions et, maintenant, que je suis guéri, j'espère ne pas oublier une seconde fois mes promesses, car, depuis mon rétablissement, la foule, devant mon confessionnal, augmente toujours et mon cœur se révolte quand je dois renvoyer mes pauvres chrétiens. Ils crient alors : " *Sebo* (mon père), vous m'avez baptisé, voulez-vous que j'aïlle en enfer comme un païen ? Pourquoi ne m'absolvez-vous pas ? "

Et ils s'en vont souvent en pleurant. Cette scène douloureuse se renouvelant tous les jours, l'envie me prend de m'écrier : Que je meure à la peine s'il le faut, mais que je les aide !

* * *

Le R. P. Achte, mon supérieur actuel, craignant que je redevinasse malade, trouva un expédient et m'envoya pour trois semaines en tournée apostolique. Je sortis ainsi, pour quelques temps, de mon vieux confessionnal de roseaux, où durant trois ans entiers, j'avais passé tous les jours de si longues heures, et je partis pour le Mawokota, province que je devais visiter.

Sachant que vous portez un vif intérêt à nos travaux apostoliques, je veux vous faire le récit de mon voyage.

A la conquête des âmes ! Un pays béni et privilégié.

Reçus en triomphe. — Journée bien remplie.

Le lundi donc, 18 juillet, je partis de bon matin avec une vingtaine de jeunes néophytes, pour la province toute catholique du Mawokota. Nous marchions avec tant d'en-

train que mon âne, dès le départ, parut incapable de nous suivre et que je dus le renvoyer à la mission.

Nous ne faisons aucune attention ni à la chaleur du soleil, ni à la boue des marais, ni à l'escarpement des collines, car là-bas, au loin, l'œil découvrait les premiers villages du Mawokota où nous attendaient des milliers de chrétiens au milieu desquels nous n'avons pu, jusqu'ici, établir une station de missionnaires.

Le P. Achte m'avait dit que, si nous recevions cette année des confrères, en nombre suffisant, trois d'entre eux iraient se fixer dans cette province et qu'il fallait, par conséquent, préparer leur installation. Les chefs étaient tous avertis. Il n'en est pas au Mawokota, comme dans tant d'autres de nos missions, où il faut, à force de gros cadeaux, obtenir du roi la permission de pénétrer dans son pays. Ici on n'a qu'à parler. Les chefs de villages, de cantons, le gouverneur de la province lui-même, tous baptisés, se font un plaisir de construire église et presbytère. Il est vrai que tout cela est dans le style du pays, qui ne comporte d'autres matériaux que les troncs élancés des jeunes arbres, les roseaux et l'herbe sèche. Mais, dans ces pauvres cases, on est garanti de la pluie et du soleil et c'est déjà beaucoup pour le missionnaire.

Non contents de nous préparer ainsi un abri, nos braves chrétiens nous offrent de partager avec eux leur maigre nourriture de bananes, de haricots et de patates, trop heureux de posséder l'homme de Dieu, et de pouvoir recevoir les secours de notre sainte religion.

* * *

Le premier soir la petite caravane s'arrêta à Nakilebe. Une foule d'environ 500 personnes, parmi lesquelles 150 portaient le chapelet autour du cou, nous y attendaient. On

nous reçut avec la joie la plus vive. Chacun m'offrait son petit cadeau de bienvenue : qui une poule, qui un œuf, qui un régime de bananes, qui un paquet de fourmis blanches.

Le soir, des envoyés vinrent de tous les villages environnants me saluer et m'apporter des présents au nom des chefs. Ce même jour, vers la tombée de la nuit, je commençai à entendre les confessions ; mais j'admis seulement les femmes ayant de petits enfants, les malades et les vieillards : les autres, je les envoyai à la capitale.

Le lendemain chez Musanyi même joie de tous et surtout du chef ; il répétait, affirmait de ne pouvoir rien imaginer de plus honorable pour lui que de loger un prêtre, qui célébrerait la messe dans sa maison. Je distribuai une centaine de médailles aux catéchumènes, j'inscrivis ceux qui savaient le petit catéchisme et les envoyai à la capitale. Puis j'entraî au confessionnal et y passai toute la soirée.

Le jour suivant, nous nous rendîmes chez Namukoka. Voilà encore un brave chef qui consacre tous ses loisirs à instruire son monde et à prier. Je baptisai là quinze enfants nés de parents catholiques. J'interrogeai sur le catéchisme et je distribuai des médailles à ceux qui le savaient suffisamment. J'encourageai les fidèles comme la veille ; l'après-midi fut occupé par la confession des malades et des femmes incapables de faire trois jours de marche à travers les montagnes et les marais pour aller remplir leur devoir de religion à la capitale.

Le lendemain j'arrive à la résidence de Kaima, chef de la province. Ici tout le monde prie.

On voit partout des hommes et des femmes portant au cou le chapelet, signe de leur baptême. Dans le seul village du chef, il y a au moins cinq cents chrétiens.

* * *

Plus nous avançons, plus la marche devient pénible. Ce ne sont que cours d'eau à passer, pentes raides à gravir et à descendre, marais boueux à traverser où, par moments, nous avons de l'eau jusqu'à la poitrine. Et dire que nos braves chrétiens doivent voyager trois ou quatre jours par de tels chemins pour aller recevoir les sacrements à Sainte-Marie de Roubaga, la station la plus rapprochée ! Cette pensée produit sur moi une impression profonde, et je ne sens plus la fatigue au confessionnal. Quel bonheur de consoler ces chers néophytes dont plusieurs n'ont pu voir le prêtre depuis une année !

* * *

Le jeudi 21, j'arrivai chez un jeune chef renommé pour sa piété. Je me présentai couvert de boue et ruisselant de sueur, mais personne n'y fit attention. Venu à ma rencontre avec tous ses jeunes gens armés de fusils, à une demi-heure de sa résidence, il se jeta à mon cou en pleurant de joie. Et voilà la fusillade qui commence. Un baril de poudre y passe en entier ; c'est toute une fortune perdue, mais on n'y regarde pas, tant est grande la joie de voir arriver l'homme de Dieu. Nous entrons dans l'enceinte du village au milieu d'un vacarme étourdissant. Les acclamations se mêlent aux coups de fusils et au son des tambours. A droite sont agenouillées toutes les femmes catholiques, une centaine environ, à gauche les hommes.

Dès que je parais, tous entonnent en chœur " *Ave, Ave Maria* ", en frappant légèrement des mains. Nous entrons dans l'église de roseaux, vrai petit chef-d'œuvre en son genre. J'y vois un autel, un confessionnal, un chemin de croix, des images sur la cloison qui domine l'autel ; tout cela disposé avec goût et parfaitement propre : preuve touchante de la piété des habitants.

Ici, comme partout, petits cadeaux de bienvenue. La soirée

se passa toute entière à entendre les confessions. Le lendemain, le chef était le premier à la Sainte-Table avec sa femme Julyana. C'était la première messe qui se célébrait dans son église ; aussi ne savait-il comment exprimer son bonheur. Tout le village est catholique. Un païen n'oserait y séjourner.

* * *

Après avoir fait une instruction et distribué quelques centaines de médailles aux catéchumènes bien instruits, je me dirigeai vers Kyango, l'un des districts les plus importants de la province. Le chef est Patrisi Musalosaló, jeune homme de vingt-huit ans environ. Il a pour lieutenant Yoanna Kidza, ancien catéchiste, dont le visage candide porte l'empreinte de l'innocence baptismale. Une dizaine d'autres chefs étaient venus pour la circonstance avec tout leur monde, leurs tambours et leurs fusils.

Il y avait là au moins cinq mille personnes.

Même vacarme que les jours précédents ; cris de joie, poignées de main. On me prenait par les bras, par les pieds, par les habits, par la barbe ; on me tirait, on me poussait.

Les vieilles femmes, qui n'avaient pas vu un prêtre depuis longtemps, dansaient devant la foule, en balançant les bras et la tête.

Nous entrâmes ainsi, au bruit de la fusillade et au son des tambours, dans l'enceinte du village. On y avait construit une église et une case pour le missionnaire. Après le chant d'un cantique à la Chapelle, je m'installai dans mon *presbytère* de roseaux. Alors les visites commencèrent et durèrent dix jours. Mon *palais* faillit être renversé au moins vingt fois. Heureusement chacun des chefs m'avait donné un soldat pour me composer une garde d'honneur. S'ils m'avaient été là pour faire entrer les visiteurs le plus régu-

lièrement possible, je ne serais certainement pas retourné le corps entier à la capitale.

Jusqu'à midi, ma maison était littéralement assiégée par la foule. Les hommes de garde introduisaient les visiteurs par petits groupes. En entrant, explosion de joie générale et bruyantes salutations ; puis chacun expose ce qu'il a à dire. Celui-ci demande un remède, celui-là se présente comme sachant tout le petit catéchisme, et me prie de l'inscrire au nombre des catéchumènes. Je lui fais subir un court examen et, si les réponses sont satisfaisantes, je l'inscris et lui passe au cou la médaille de la Sainte-Vierge. D'autres veulent que je sois leur arbitre dans un différent. . . Puis ce sont des mères qui désirent que je baptise leurs nouveaux-nés, etc. . . . Quand tout le monde est satisfait, mes huissiers congédient le groupe et en introduisent un autre. Et ainsi jusqu'à midi. Après midi je commence par le baptême des petits enfants ; puis j'entre au confessionnal pour y entendre les chrétiens qui ne peuvent se rendre à Sainte-Marie de Rubaga. Leur nombre s'élève généralement à 200 ou 300 et je n'en contente que 70 à 80 ; les autres, hélas ! doivent se résigner à attendre au lendemain.

* * *

Dans chaque village bon nombre de catéchumènes, inscrits depuis longtemps, devraient aller passer six mois à la capitale pour y suivre les instructions préparatoires au baptême ; mais ils ne peuvent le faire, car ils sont trop pauvres pour se procurer là-bas et les vivres et le logement.

Puissions-nous recevoir bientôt de nouveaux missionnaires, qui nous permettent de nous établir au milieu de ces intéressantes populations ! Le P. Achte, comptant sur ce renfort, m'avait chargé, comme je l'ai dit plus haut, de préparer l'installation.

Nouvelle station — Une plantation de Croix

Me voilà donc parti avec les chefs pour chercher un endroit convenable. Nous arrivâmes à Maggya, distant de trois quarts d'heure de marche de Kyango. De ce point élevé, on a une vue splendide sur toute la province. La terre paraît fertile, l'eau est proche. Une forêt riche en bois de construction n'est qu'à dix minutes de là, et, ce qui est plus important au point de vue de ma mission, le pays est très peuplé.

Dans un rayon de 4 à 5 kilomètres, il y a au moins deux mille baptisés. On en compte quatre mille autres, dont les plus éloignés ne sont qu'à trois ou quatre heures de marche d'ici. Nous ne pourrions pas trouver un endroit plus favorable. Il est donc décidé, séance tenante, qu'on construira à Maggya une église et une case pour les missionnaires.

Aussitôt, Patrisi, le chef de Kyango, est nommé directeur des travaux. Il réclame deux cents ouvriers.

Les chefs dépêchent, le jour même, dans tous les villages catholiques des envoyés pour réunir les hommes, et pouvoir, dès le lendemain, commencer les travaux. Les constructions seront achevées dans deux mois et demi, et, en novembre, deux missionnaires pourront venir récolter la moisson mûre depuis longtemps. Vous-même, Monseigneur, avez semé ici dans les larmes : le grain a poussé, les épis jaunissent ; hâtons-nous de les mettre en sûreté dans le grenier du Père de famille, sans cela ils se perdraient sur le champ même, ou seraient enlevés par les *oiseaux du ciel* que vous connaissez... Nous attendons donc avec la plus vive impatience de nouveaux confrères.

* * *

Parmi les visiteurs que j'ai reçus de Kyango se sont trouvés quelques révoltés, rentrés dans leur pays. Ils venaient tout honteux comme des enfants prodigues. Mais j'étais bien surpris quand ils me racontaient leur histoire. Trop éloignés de la capitale pour demander conseil aux missionnaires, ils s'étaient crus obligés de suivre leur roi ; mais, loin de renoncer à leur religion, ils avaient fait leurs prières tous les jours, jeûné le carême et vécu en bons chrétiens, la plupart du moins. Ils avaient quitté le parti de Mwanga, dès qu'ils s'étaient aperçus que les Pères et les bons catholiques n'étaient pas avec lui.

Le dimanche 24 juillet, au catéchisme que je fis en plein air devant à peu près cinq mille personnes, je proposai de planter une grande croix sur la montagne de Maggya, emplacement de la station projetée, et de consacrer ainsi à Dieu la province de Mawokota. Tous les chefs furent invités avec leur monde, sans oublier tambours et fusils. Ma proposition fut accueillie par un immense cri de joie, et la solennité fut fixée au dimanche suivant.

Pendant la semaine, je fis deux courses, une chez Marko, vieux chef, baptisé depuis douze ans, qui, lui aussi, a construit une fort belle église, *en style du pays*, et a la joie de voir tous ses subordonnés soumis à la loi de l'Évangile ; l'autre, chez Roki, dont les villages sont éparpillés dans les broussailles. Là, comme partout, entrée solennelle avec vacarme, examen des aspirants au catéchuménat, distribution de médailles aux plus instruits, et soixante-dix à quatre-vingts confessions à entendre le soir.

* * *

Le dimanche matin, 31 juillet, jour fixé pour la plantation de la croix, une foule énorme était accourue. Je commençai par baptiser trente-huit enfants, nés tous de parents

catholiques. Les pauvres petits se débattaient tant et criaient tellement durant la cérémonie que je faillis en attraper la fièvre. Les chefs étaient inquiets et s'adressant à la multitude tumultueuse :

“ Notre “ musacerdoti ” va mourir, dirent-ils, il n'a de repos ni le jour ni la nuit, vous ne lui laissez même pas le temps de manger, allez-vous-en tous ! ”

Mais, me sentant encore assez de forces, je les priai de ne pas s'inquiéter. Le soir, à 2 heures, après avoir récité le chapelet en commun, nous nous mîmes en procession. Une croix de bois entourée de cotonnades blanches et rouges ouvrait le cortège. Derrière la croix tous les catéchumènes (à peu près 3000), ensuite le drapeau de Patrisi, les chefs et les tambours. Après eux, la bannière de la sainte Vierge, tous les soldats armés de fusils, au nombre d'environ quatre-vingt, puis moi-même entouré d'enfants de cœur et suivi des hommes baptisés. Les femmes baptisées fermaient la marche. Nous ne pouvions défilé que sur un rang dans l'étroit sentier, et nous formions ainsi une ligne de plusieurs kilomètres. Impossible de décrire l'enthousiasme de la foule. Aussi, quel entrain dans le chant ! Quand la croix fut arrivée au sommet de la colline de Maggya, on apercevait encore au loin les femmes sur les pentes de Kyango.

* * *

Sur l'emplacement choisi, nous trouvons une croix gigantesque faite d'un tronc d'arbre de 23 mètres de long, que Patrisi a fait porter de la forêt par cent de ses hommes.

Le vieux Marko était chargé de la planter. En Europe, grâce aux machines dont on dispose, la chose eut été facile ; mais, ici, où l'on n'a, pour les travaux de ce genre, d'autre instrument que de longues perches se terminant en fourche, l'opération était périlleuse, et je n'étais pas sans crainte. Si la lourde croix une fois élevée à moitié, venait à retomber !

Les travailleurs exigent que je me tienne à une certaine distance avec la foule qui fait cercle. Le signal est donné. La croix est soulevée et s'élève lentement. La foule anxieuse garde le plus profond silence. Après de longs et pénibles efforts, la voilà enfin debout et glissant dans le trou profond de 2 mètres qui assurera sa stabilité.

Au même instant retentit un formidable cri d'enthousiasme poussé par huit mille poitrines. Les nombreux tambours, battus avec frénésie, donnent l'illusion d'un interminable roulement de tonnerre. Trois décharges de quatre-vingts fusils achèvent de mettre en émoi tous les échos des collines environnantes. La joie est à son comble. Les femmes, selon leur habitude, l'expriment par des chants, des cris, des danses, des gambades. On se précipite sur moi. Tout le monde veut me serrer la main, me féliciter. Des protestants, que la curiosité avait attirés, viennent se jeter à mes pieds et me déclarent que désormais ils veulent prier avec nous, n'avoir d'autre religion que la nôtre, la seule grande, la seule vraie. Plusieurs païens, touchés par un spectacle si nouveau pour eux, me supplient de les regarder désormais comme mes enfants.

Il me faut au moins un quart d'heure pour faire cesser ces démonstrations bruyantes. Alors on s'agenouille. Dans une courte allocution, j'annonce que nous allons consacrer pour toujours le Mawokota à Dieu. Le bon Maître élargit mes poumons pour la circonstance et je puis être entendu du plus grand nombre. Je termine mon discours par les acclamations suivantes :

“ *Katonda, Kabata wa Mawokota a a a a a ! !*. (Dieu est le roi du Mawokota) ! !

Et mes huit mille auditeurs de répondre d'une voix si vibrante que la coline en paraît ébranlée :

Katonda, Kabata wa Mawokota, a a a a a ! ! Aisa Mazurja, Mulokosi, tukwagala a a a a a ! ! (Jésus-Christ,

Sauveur, nous vous aimons). *Bikira Moriya, Myabo o o o o !*
(Vierge Marie, vous êtes ma Mère).

On chante encore les cantiques *Ave Maria* et *Je suis Chrétien*, traduits dans la langue du pays. La poudre parle une dernière fois ; puis tous viennent baiser la croix, et la multitude se disperse. Chacun regagne son village, en répétant ce refrain :

“ Nous sommes sauvés, les prêtres viennent parmi nous ! ”

Le lendemain, je repris le chemin de la capitale, en passant chez Sebuggulu, lieutenant du chef de la province, et Andrea, chef des soldats de Mawokota. Partout même réception enthousiaste et même travail consolateur. Le vendredi, j'arrivai à Sainte-Marie-de-Rubaga, couvert de boue, les vêtements mis en lambeaux par les épines, les souliers usés par l'eau des marais et les pierres, mais joyeux et bénissant Dieu.

Missions d'Amérique

LA MISSION SALESIENNE DU MATTO GROSSO

AU BRÉSIL



DOM Rua, le vénérable successeur de dom Bosco, est l'auteur de cette intéressante correspondance sur les débuts des RR. PP. Salésiens de Turin dans l'Etat du Matto Grosso.

C'est un immense domaine qui s'ouvre à l'infatigable activité des pionniers de l'Evangile et nos associés se réjouiront de voir l'empire du divin Maître s'accroître de nouvelles régions où son nom n'était pas connu.

Les merveilleux résultats obtenus en Patagonie par ces valeureux missionnaires se renouvelleront bientôt dans les régions les plus sauvages et jusqu'ici les plus délaissées.

Les Salésiens de dom Bosco au Brésil.

S.S. Léon XIII, connaissant les heureux résultats de l'apostolat des enfants de dom Bosco en Patagonie, voulut leur confier d'autres peuplades sauvages de l'Amérique méridionale. En 1893, il fit venir à Rome dom Louis Lasagna, l'éleva à l'épiscopat et l'envoya civiliser et convertir les nombreuses tribus éparses dans les forêts du Brésil.

Mgr Lasagna s'empressa d'obéir à la voix du vicaire de Jésus-Christ. Il entreprit aussitôt l'exploration du Matto

Grosso. Cet Etat, le plus éloigné de la capitale fédérale et le plus peuplé d'Indiens, offrait au missionnaire apostolique les champs d'action correspondant le mieux aux instructions du Saint-Père.

Description du pays, population, climat, produits ; caractère des habitants. — Superstition et religion.

Le *Matto Grosso* (grande forêt) a une superficie de 1,379, 651 kilomètres carrés, c'est-à-dire une étendue égale à la surface de la France, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal réunis. Il est borné au Nord par les états du Para et de l'Amazonie, à l'ouest et au sud par les territoires sauvages de la Bolivie et du Paraguay, et à l'est par les états du Parana et de Saint-Paul.

Ce pays immense pourrait nourrir des milliers d'habitants ; il n'en compte que 200,000 ; sur ce nombre 120,000 civilisés seulement ; le reste vit à l'état de sauvage au milieu des forêts.

Le climat est, en général, relativement chaud, ce qui ne rend pas des plus sain. Aussi le voyage que l'on doit effectuer pour se rendre au *Matto Grosso* est d'une longueur fatigante. Le cacao, la vanille, le coton, la banane, le citron, le jujube, le café, la canne à sucre, le riz, le manioc, tels sont les produits de cette contrée.

Les bois, outre la plante qui distille une gomme nommée *borrascia*, renferment les arbres les plus rares et les plus beaux, tels que le *facaranda*, le cèdre, etc.

On trouve même au pays des mines d'or et d'argent, des carrières de pierres précieuses.

Nonobstant ces sources de richesses, dont la nature s'est plu, semble-t-il, à le combler, l'Etat du *Matto Grosso* n'en demeure pas moins le plus pauvre du Brésil, pour l'unique raison qu'il manque de bras assez actifs et vigoureux pour

l'exploiter. L'extraordinaire dénuement des indigènes n'est imputable, en effet, qu'à l'indolence native des habitants, indolence qu'expliquent fort bien, sans l'excuser pourtant, le climat énervant de la région et l'exceptionnelle fertilité du sol, qui, sans exiger la moindre goutte de sueur, offre à tout venant une nourriture copieuse, succulente et variée. Et nous ne disons rien ici de bien d'autres moyens de subsistance, tout au moins aussi abondants et providentiels, tels que la chasse et la pêche.

* * *

Mais ce qui doit par-dessus tout intéresser le missionnaire et ranimer le zèle des bons catholiques, ce sont les déplorable conditions religieuses et morales où végète ce malheureux Etat du Matto Grosso. Les 120,000 chrétiens ou civilisés qui s'y rencontrent en sont arrivés à ce point de déchéance intellectuelle et morale qu'il est littéralement impossible de les distinguer des autres indigènes. La religion se complique, chez la plupart, de pratiques diaboliquement superstitieuses ; d'ailleurs les relations qui mettent incessamment en rapport les civilisés et les païens ne sauraient être que préjudiciables aux premiers.

La grande majorité n'a retenu de la religion catholique que le caractère baptismal. Et ceux qui, au cours de leur vie, atteint-elle la longévité de Mathusalem, pénètrent deux fois seulement dans le saint lieu — la première lors du baptême, la seconde à l'occasion du mariage — ne sont pas les moins nombreux. Pour cette dernière cérémonie, les jeunes gens se présentent au ministre de Dieu sans savoir le premier mot de religion, sans même pouvoir faire le signe de la croix ; et il faut suer sang et eau pour leur donner une notion rudimentaire des vérités de notre foi et des devoirs du chrétien. S'ils viennent à avoir des fils, ils s'empressent aussitôt de suspendre au cou des nouveau-nés des amulettes consis-

tant en dents de serpents ou en osselets d'animaux féroces, car ce sont là, pensent-ils, de sérieux préservatifs contre la maladie et autres fâcheux accidents.

* * *

Leurs pratiques religieuses, spécialement dans les principales villes et dans tout les centres importants, se réduisent à la célébration, à grand fracas de musique, et au milieu d'une pompe extraordinaire et d'une profusion de feux d'artifice, des fêtes de la Pentecôte, de l'Immaculée-Conception et de Saint-Benoît, qu'ils clôturent régulièrement par un bal prolongé bien avant dans la nuit. Ceux qui, le dimanche et les autres jours fériés, restent assidus aux offices forment une bien infime exception. Quant à la fréquentation des sacrements, personne n'y songe. Témoin cette statistique : en l'année 1895, dans toute la capitale de ce pays, c'est-à-dire à Cuyabà, ville de 20,000 âmes et au delà, trois hommes seulement ont fait leurs Pâques ; pour ce qui est de femmes, il y en eut une quarantaine. Et comme si une telle indifférence en fait de religion ne suffisait pas pour la perte des âmes, voici que se glisse dans la capitale, et dans les autres principales villes, le protestantisme et le spiritisme, et à côté d'eux une presse impie et démoralisatrice, faite pour rendre les présomptueux et les ignorants plus revêches à la parole divine.

L'unique sujet de consolation que nous ayons, c'est de voir qu'autant les habitants des villes du Matto Grosso opposent d'apathie et de négligence à leur instruction religieuse et à l'accomplissement de leurs devoirs, autant ceux de la campagne y mettent de soin et témoignent de bonnes dispositions.

Cause de la malheureuse situation religieuse ; pénurie de prêtres.

La cause d'une si regrettable situation faite aux intérêts religieux et moraux vient de la pénurie, du manque absolu, pouvons-nous dire, de prêtres et de missionnaires. Une population de 120,000 catholiques doit se contenter seulement de sept prêtres, séparés par des distances énormes. Deux résident avec l'évêque dans la capitale ; les cinq autres sont disséminés dans les principaux centres, et, de plus, voient leur zèle pour le salut des âmes neutralisé, peu à peu, par l'âge, par la maladie ou des infirmités.

L'évêque lui-même n'en est pas exempt, et c'est avec peine qu'il peut administrer la confirmation et vaquer à l'administration de son diocèse.

Il n'y a pas longtemps, son vicaire général, qui pourtant déployait encore une assez grande activité, n'était pas moins que *nonagénaire* ; il a reçu de Dieu, en son paradis, le salaire bien mérité d'un labeur infatigable.

Un des deux prêtres de la ville épiscopale est curé de la cathédrale. Son ministère se réduit à dire la messe le dimanche et, durant la semaine, certains jours seulement ; à l'occasion, il fait un baptême ou bénit un mariage. Le second, en raison de l'âge et des infirmités, se trouve dans l'impossibilité de célébrer. Et voilà tout le clergé d'une ville de 20,000 âmes ! Des sept paroisses qui se partagent la cité, cinq sont fermées et les deux autres végètent péniblement.

Les conditions religieuses et morales des autres villes ne sont pas plus consolantes. Corumba, centre de 12,000 âmes, a pour pasteur un prêtre italien âgé de soixante-dix ans, que la maladie vient assez fréquemment clouer au lit deux ou trois semaines durant pendant lesquelles l'église paroiss-

siale demeure close. S. Luis de Cacères, autre ville importante, possède un prêtre octogénaire, auquel la paralysie a depuis longtemps interdit toute fonction sacrée. De même Ciapada, gros bourg de campagne, est desservie par un prêtre qui est sujet, lui aussi, à de nombreuses infirmités. Les deux autres curés ne sont pas plus valides que les précédents.

* * *

Le reste des communes est absolument privé de tout ministère ecclésiastique, au point que la capitale primitive de cet Etat, appelée elle-même Matto Grosso et dont la population flotte entre 4 et 5.000 âmes, voit depuis plus de cinquante ans sa cure vacante. Une ou deux fois par an, elle reçoit la visite d'un prêtre de Bolivie qui, autorisé *ad hoc*, ne peut qu'administrer le baptême ou bénir les mariages. Il est aisé de se figurer, avec ces données, quel genre de christianisme doit régner dans l'immense Etat du Matto Grosso !

* * *

Il est vrai de dire qu'il existe dans la capitale une sorte de séminaire.

Lors de la prise de possession de son siège, en 1876, l'évêque actuel y trouva quelques jeunes gens, et, parmi eux, plusieurs clercs dont deux déjà élevés aux ordres majeurs ; mais, pour des motifs très graves, il ne put leur permettre d'arriver au sacerdoce. En présence de cette mesure, tous les autres rentrèrent dans le monde. Et voilà comment, en ces vingt-deux dernières années, l'évêque n'a pu trouver, malgré l'existence de ce séminaire, qu'un seul prêtre à ordonner, et encore ce dernier était-il venu déjà séminariste d'une autre province.

C'est ainsi que cette immense contrée voit restreint à quelques unités bien insignifiantes le nombre des ouvriers

évangéliques. Aujourd'hui même, nous n'avons aucune espérance d'un avenir prochainement meilleur. Depuis deux ans, quatorze enfants sont entrés au séminaire ; quatre seulement, restés fidèles à leur vocation, sont l'espoir de ce malheureux diocèse.

Arrivée des missionnaires salésiens. — Premier travaux — Chez les sauvages. — Touchante cérémonie

C'est au mois de juillet 1897 que les Salésiens pénétrèrent au Matto Grosso, où les demandait avec instances l'évêque lui-même, après avoir, durant dix longues années, désiré leur venue. Il établit le centre de leur Mission dans une des six paroisses de la capitale. Dans le local qui nous fut concédé, notre premier soin fut d'ouvrir un Internat, aujourd'hui assez prospère, puis un Patronage, fidèles en cela aux principes de notre vénéré Père dom Bosco. Aussi est-ce une encourageante consolation que de voir cet œuvre réaliser à la lettre la parole de notre bien-aimé fondateur dans la capitale, pourtant bien démoralisée, du Matto Grosso. Et de fait, grâce aux nombreux concours d'enfants assidus au Patronage, nous pouvons en les réunissant aux élèves de l'Internat, les instruire dans la religion chrétienne, en préparer un grand nombre à la première communion, les agréger à la Confrérie de Saint-Louis de Gonzague, célébrer avec plus de solennité la fête de leur saint Patron et, par leur influence, ramener les parents à la pratique de la religion ; au point que si, en l'année 1895, trois hommes seulement furent remarqués pour avoir fait leurs Pâques, en 1896 on en pouvait déjà compter dix-sept ; enfin, par une bénédiction accordée à l'apostolat salésien, ils étaient trois cents l'an dernier à s'approcher du festin eucharistique. Et ce sont là des résultats obtenus par le seul missionnaire salésien attaché à la dite paroisse ! Quel bien ne réaliserait-on pas si le personnel ne faisait défaut ? Voilà une vi lle de

20,000 âmes reconquise à Jésus-Christ par un humble fils de dom Bosco, en un peu moins de trois ans.

* * *

Ce fut au mois de juin 1895 que l'on fit l'inauguration de la première station de missionnaires, aux portes mêmes du vaste pays des Indiens, appelés *dos Indios Coroados*, comprenant bien 10,000 habitants. Cette tribu, moins barbare et de conquête plus facile, l'espère-t-on, sera ainsi le premier anneau d'une longue chaîne de conversions, au nombre desquelles nous comptons celles des cannibales indigènes. Il y a quelques années, ces Coroados étaient voués à l'extermination par les envoyés du Gouvernement qui, pendant près de vingt ans, avaient vainement tenté de les civiliser. Le regretté Mgr Lasagna avait sollicité et obtenu leur grâce, puis avait envoyé au milieu d'eux plusieurs apôtres salésiens, quelques coadjuteurs laïques et trois Filles de Marie-Auxiliatrice.

En novembre 1896, le président du gouvernement de Matto Grosso, de passage dans la Colonie des Coroados, ne pouvait revenir de son étonnement en voyant les sauvages s'adonner aux travaux des champs ou de la forêt, alors qu'auparavant ils se montraient rebelles à toute occupation, et se dérobaient aux moindres fatigues. Et son admiration ne connut plus de bornes quand, arrivé à la communauté des Sœurs, il y trouva une école des mieux organisées, où quantité d'enfants s'appliquaient assidûment, et non sans quelque succès à la lecture, au calcul, à l'écriture. Une autre catégorie, la division des plus âgées, apprenait, sous le regard maternel et vigilant de la Sœur, les secrets de l'art culinaire à leur portée, la coupe des habits, etc. Il fut ému jusqu'aux larmes quand, une fois entré dans la salle de musique, il put entendre un chœur exclusivement composé d'Indiens, qu'une Sœur accompagnait à l'harmonium, chanter

en brésilien des cantiques à la Vierge, puis un *Kyrie* et un *Gloria* en musique. Et tout cela est le fruit d'un an et demi à peine de travail ! Quels résultats ni pourrait-on point obtenir si l'on avait à sa disposition les ressources pécuniaires indispensables et le personnel voulu ?

* * *

A l'Exposition des Missions de Turin figuraient précisément trois Coroados et, le 16 octobre dernier, eut lieu à Valdoceo, dans le sanctuaire de Marie-Immaculée, leur baptême solennel. L'élite de la population catholique de Turin tint à assister à cette cérémonie touchante. Le T. R. P. dom Rua donna le saint baptême aux néophytes.

Dieu veuille qu'à leur suite, des milliers de pauvres sauvages deviennent, d'enfants des ténèbres, des fils de lumière. Mais les obstacles sont nombreux. N'importe ; avec l'aide des bons chrétiens qui voudront bien nous prêter le concours de leurs prières et de leurs aumônes, nous réussirons à arracher à Satan ces peuples délaissés jusqu'ici et courbés sous le joug des pires superstitions, pour en faire nos frères et des cohéritiers, comme nous, de Jésus-Christ.

CHEZ LES FANG

Leurs mœurs, leur langue, leur religion

Par le R. P. TRILLES

De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie

(*Les Missions Catholiques*)

XI.—Toujours en route ! Médecin ou missionnaire ?

SUITE (1)

Naguère, aux débuts de mon séjour en Afrique, ce fut là le but de mon premier voyage. A cette époque, il n'y avait presque aucun chrétien dans tous ces villages et on n'y allait guère.

Un beau jour, sur les dix heures du matin, arrive à la mission de Sainte-Marie un brave homme de Fang', réclamant à cor et à cri un missionnaire et un remède, l'un portant l'autre : il s'agissait d'un enfant malade à guérir, si possible. Les Blancs, ce sont gens si malins !

— Est-ce loin ? ” lui demanda Mgr Le Roy.

— On peut y aller en une petite heure, ” répondit impudemment l'indigène.

— Bravo, reprit Monseigneur. ” Et se tournant vers moi :

(1) Voir les trois numéros précédents.

“ — Excellente occasion de montrer votre zèle et vos talents, cher Père. Êtes-vous médecin ?

“ — Non, Monseigneur, pas du tout !

“ — Grave lacune dans votre éducation. Pas médecin ? Raison de plus pour marcher : ça vous apprendra. Prenez un purgatif et un vomitif. Avec cela, on se tire d'affaire partout. Surtout n'allez pas vous tromper. Vous avez le choix : l'un sans l'autre, l'autre sans l'un, ou tous les deux. Ça dépendra de l'effet produit. Recevez ma bénédiction et en route ! ”

Une bénédiction en guise de livres, je trouvais à part moi le viatique un peu mince ; mais, depuis, j'ai bien vu que Monseigneur avait raison, et qu'en fait de médecin, les meilleurs n'étaient pas

Ce qu'un vain peuple pense !

Retroussant allègrement sa soutane, une fiole de remèdes dans une poche, la bouteille d'eau baptismale dans l'autre, vous eussiez pu voir alors ce naïf Père Trilles arpentant vigoureusement le terrain, à grandes enjambées, derrière son noir guide. En fait de français, celui-ci ne connaissait que le fang' ; en fait de fang' je ne connaissais que le français dans ces conditions, vous devinez sans peine que la conversation était peu animée. Une heure se passe, une autre la suit, la Mission s'éloigne de plus en plus et l'heure du dîner aussi.

“ — Sommes-nous bientôt arrivés ? ” dis-je à mon guide.

Il me répond en fang' que non ; du moins je l'ai supposé depuis. Faute de comprendre sa réponse, je lui réitère ma demande plus haut, et lui me répond plus haut : je répète encore plus fort et lui me répond plus fort encore. Savez-vous que c'est psychologique, cela ? Vous avez dû le remarquer comme moi : moins on se comprend, plus on crie !

Bref, mon bonhomme se remet en marche. N'ayant rien de mieux à faire, je le suis piteusement, trouvant à part moi que les "*petites heures fang*" ressemblent étonnamment aux : "*Ah ! mon bon Mossieu, gnia pus qu'une p'tite lieue !*" de Normandie. C'est peut-être ici un reste des invasions normandes : ils étaient si voyageurs, ces chers ancêtres !

Après des heures et des heures de marche, nous arrivâmes au Tsini : je montai dans un canot qui nous attendait. Le soir, à la nuit tombante et même bien tombée, j'arrivai au village des Esémvè. On me conduisit immédiatement près de l'enfant malade : il avait deux ans environ et sa maigreur était bien triste à voir ; sa petite poitrine se soulevait convulsivement et ses lèvres déjà blanches avaient peine à retenir en lui une vie qui semblait n'attendre que moi pour s'échapper. Il n'y avait rien à faire !

Vite, bien vite, je pris ma bouteille d'eau baptismale et à peine les premières gouttes avaient-elles coulé sur son front agonisant que l'âme régénérée du petit Henri s'envolait radieuse vers le Christ, son Rédempteur.

Et ce fut en Afrique, sur la Terre noire, la première fleur que je cueillis . . .

Hélas ! autour de moi, anxieuse, suivant mes moindres mouvements, la foule s'était groupée. Mais en voyant expirer entre mes bras celui pour lequel on était venu me chercher de si loin, un long cri de désappointement s'éleva . . . L'enfant était mort, et ma renommée de : *édecin* . . . aussi !

Personne ne s'occupait de moi. Fi du *médecin* ignorant !

Finalement, je réussis à trouver une pirogue qui remontait le fleuve et, le lendemain matin, je rentrais à la Mission, brisé, moulu, courbaturé

“ Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus...”

mais bien content, tout de même.

“ — Eh bien ! me cria Monseigneur du plus loin qu’il me vit, eh bien ! et votre malade ?

“ — Mort ! Monseigneur ! tout ce qu’il y a de plus mort.

“ — Bravo ! médecin ! cela promet pour l’avenir ! bravo !

“ — Mort, oui . . . mais baptisé d’abord, Monseigneur !

“ — Oh ! alors, bravo pour le Missionnaire ! ”

* * *

Allons, courage, les enfants ! déjà nous sommes signalés. Sur la grève rocheuse, joyeux, sautent les gamins du village. Dès que, de loin, ils nous ont vus, rapides, ils ont dégringolé la pente argileuse et glissante, qui conduit du village au fleuve.

Jadis, oh ! il y a longtemps, bien longtemps, quand j’étais tout petit pas plus haut que ça ! le long des pentes crayeuses, moi aussi, j’aimais à dévaler avec dix petits camarades. Ah ! les joyeuses culbutes, les gais ébats ; mais aussi, le soir, vers la nuit, quelle rentrée . . . triomphale ? hum ! quand, au fond de mon pantalon, ma mère contemplait sans joie aucune, je vous assure, la trace des exploits de la journée !

Et voilà la vie ! quand on est grand, si l’on revient de la bataille, noir de poudre, rouge de sang, avec les habits en lambeaux, on vous acclame, et sur votre poitrine, le général place la croix des braves. Quand on est petit, ailleurs que sur la poitrine la maman place . . .

Eh bien ! donc, nos petits Fang’ ont descendu, comme moi jadis, les pentes de la colline ; mais leur pantalon n’est pas décousu, et pour cause. Heureuses petites gens !

Plus graves, les mamans ont suivi lentement ; les guerriers nous attendent là-haut. Encore un coup de rame, l’eau diminue, le fond de la pirogue râcle les roches sous-marines, tout le monde descend à l’eau et, décrivant une courbe gracieuse, le *Georges-Alexandre* vient se ranger à la rive. On

ette l'ancre (traduisez : une grosse pierre retenue par une forte liane), les caisses sont à terre et, de tous côtés, on nous salue par de joyeux : " *Mbola, Minissé !* "

Nous sommes au village des Esémvè.

XII. — Le village des Esémvè

10 — UN MOT DE CUISINE

Ainsi que je l'ai dit dans un des premiers chapitres de cette étude, le mouvement religieux qui s'est manifesté dans le Tsini a commencé par la tribu des Esémvè. Nos meilleurs catéchistes des premières années sont sortis de ces villages et la plupart des habitants sont aujourd'hui chrétiens.

* * *

Au fond, cette bonne volonté relative ne tient guère, je pense, à un caractère plus facile, plus accessible, à des sentiments plus élevés, plus généreux : les Esémvè ne sont ni pires ni meilleurs que les autres. Mais jadis, cette tribu, au cours de ses migrations, était arrivée près de la mer et s'était installée sur l'estuaire du Gabon à quelques lieues de Liberville. Particulièrement audacieux, ils se firent vite remarquer par leur turbulence et leurs dégradations. Nom et drapeau français ne leur importaient guère, je vous assure. Mais un beau jour qu'un navire français était venu mouiller non loin de leurs villages, onze de leurs principaux chefs furent, je ne sais sous quel prétexte spécieux, invités à une conférence et, sans autre forme de procès, on les décora gracieusement d'un élégant et solide collier de chanvre, et en haut des vergues, ils exécutèrent une dernière danse qui leur procura un plaisir très relatif. Quant au peuple Esémvè, menu fretin (ce sont ceux-là qui échappent toujours), ils se le tinrent pour dit, décampèrent sans

tambour ni trompette et vinrent s'installer, désormais tranquilles pour longtemps, au fond de la rivière Tsini.

Initium sapientiae timor Domini.

L'humeur belliqueuse des guerriers de jadis s'est transformée pour nos jeunes gens en un ardent prosélytisme chrétien. Presque tous les enfants passent ou ont passé par notre mission de Sainte-Marie depuis un jour de l'an dernier où, d'un seul coup, j'en emmenai dix-sept à Saint-Michel. Aujourd'hui tous sont chrétiens, et maintenant il ne reste au village que trois ou quatre enfants, encore païens.

Parmi les vieux, ce n'est pas tout à fait la même chose deux surtout ont résisté jusqu'ici à toutes les objurgations et j'ai précisément résolu de m'arrêter un jour entier ici pour essayer de les déterminer à recevoir le baptême. Ce serait une grande victoire. D'ailleurs leurs deux petit-fils sont de mes bons catéchistes : les deux vietux sont les grands-pères de Siméon Ngome et de Paul Nsho.

* * *

Oui, mais en attendant, c'est l'heure de la soupe ; à ce soir les affaires sérieuses. Pensons au dîner. Avez-vous vu dîner un missionnaire, parfois ? Non ? c'est bien regrettable il vous aurait offert une place à côté de lui et, j'en suis sûr, vous auriez trouvé la cuisine sinon délectable, du moins pittoresque.

Ignace est cuisinier aujourd'hui, c'est son tour. Ne payant pas, comme M. de Rotschild, mon cuisinier dix mille francs par an, je n'exige de lui ni ragoût compliqué, ni sauce savante, non. Vous connaissez d'ailleurs les vers célèbres :

On devient marmiton
Mais on naît cuisinier !

Eh bien ! tous mes catéchistes, à moi " naissant cuisiniers ", c'est dans le sang !

Aussi, à tour de rôle, chacun l'est à son tour. Aujourd'hui c'est le tour d'Ignace, et : Ça, c'est pas drôle, dit-il ?

Le menu ? Il est simple, peu échauffant, hygiénique, un modèle du genre !

Un poisson que Paul a, ce matin, en passant, assommé d'un coup de sabre, formera le premier plat, carpe infortunée que son sort malheureux a conduite trop près de nous. Un martin-pêcheur, tué d'un coup de fusil, nous donnera le rôti, et quelques bananes seront à la fois et légumes et dessert. Un morceau de manioc en guise de pain ; quelques gorgées de ce vin généreux que fournit en abondance la fontaine du village aideront à nous donner une franche et saine gaité.

Maître Ignace, à l'œuvre ! voyez cet artiste : le poisson. quatre coups de couteau sur le dos, quatre sur le ventre, et en route sur les charbons ardents. Les écailles, direz-vous ? Les écailles ! Eh bien ! elle tombent d'elles-mêmes, et celles qui ne tombent pas sont dans leur tort. Bon ! au tour du rôti. En trois temps, trois mouvements, il est plumé et déjà il a rejoint confrère poisson. Comment ! sans le vider ? Fi ! l'horreur ! En France, vide-t-on les bécassines, dites-moi ? Et puis, quand il est cuit, il est toujours temps ! Bien ! au tour des bananes. Faut-il le reconnaître ? Ignace ne sait point varier ses sauces : il n'a qu'une manière et, la trouvant bonne, il ne l'abandonne jamais ; les bananes se rôtissent tranquillement en compagnie d'ami poisson et de frère rôti. Ce soir, demain, et tous les autres jours que le bon Dieu fait, la sauce sera la même, le marmiton d'aujourd'hui sera le maître cuisinier de demain, et chacun précieusement se transmet la recette. Telle, jadis, ma mère-grand..... Al-lons, bon, j'allais dévoiler nos secrets de famille.....

* * *

La cuisine des catéchistes ? Nous en parlerons un autre

jour, un jour de grand gala, et vous pourrez alors, en toute connaissance de cause, juger s'il n'est pas vrai que, chez nous :

“ On naît cuisinier ! ”

Et puis, quelle simplification dans le service ! Marmite, plats et assiettes ? Ils restent à la mission ! Graisse et beurre ? Ils restent en France ! Cuiller et fourchette ? Elles restent. au bout de nos doigts !

O ci-vi-li-sa-tion !

* * *

20 — UNE DISPUTE THÉOLOGIQUE. — LA CRÉATION

D'APRÈS LES FANG. —

LA VIE FUTURE.

Mais assez parlé de cuisine et de mets ! le dîner est passé. Nous voilà loin de nos moutons, non, de nos deux vieux. C'est le moment de ramasser tout notre bagage théologique : en avant et Dieu aide !

Dans l'abène, le noir Sénat s'est rassemblé. Agitant le chasse-mouches, leur compagnon inséparable, les deux vieillards nous attendent ; autour d'eux se sont groupés quelques hommes, guerriers ou jeunes gens, chrétiens pour la plupart. Les enfants sont aux portes, et, prêtant l'oreille près des moindres fentes, aussi disposées à rire qu'à s'esquiver, Mesdames les mamans du village sont aux écoutes.

“ — Mes amis, dis-je alors, en prenant ma voix la plus persuasive, mes bons amis, il s'agirait pourtant de se décider une bonne fois ! Vous voilà vieux ! (*Marques d'approbation.*) Regardez, vous autres ! Toi, Ndume, depuis la dernière fois que je suis venu, tu as encore perdu une dent, et les autres ne tiennent guère ! Ce n'est pas signe de jeunesse, mon pauvre ami ! Et toi, Nkoro, je sais bien que tu as tou-

tes tes dents ; mais tes cheveux déménagent trop vite ! (*Sourires discrets, rires étouffés.*) Je ne dis pas cela pour vous faire de la peine ! Vous savez mieux que moi que je ne désire qu'une chose : votre bien, (*Bravos sur tous les bancs*).

Un discours si bien commencé aurait continué longtemps encore, si l'un des vieux, maître Ndume, ne m'eût soudain interrompu.

“ — *Minissé*, écoute-moi. J'ai été tout petit, tiens, comme ces gamins-là, il y a longtemps ! (*Approbatton unanime, le vieux n'est pas content*). J'ai grandi comme ces jeunes gens ! il y a longtemps ! et aujourd'hui me voilà devenu vieux ; mais toujours jusqu'ici j'avais pensé que mes croyances étaient bonnes, et ces croyances sont celles de mes aïeux. Tu es venu, toi, *minissé*, nous apprendre une nouvelle manière d'honorer Dieu, une nouvelle manière de vivre. La mienne est vieille, la tienne est jeune ; la mienne, c'est celle des ancêtres, celle que les hommes noirs ont jugée bonne, celle qu'ils ont voulu garder jusqu'à maintenant. La tienne, *minissé*, c'est celle de mes jeunes gens ; mais on sait que les jeunes gens aiment à changer. C'est celle des hommes blancs ; mais nous autres, nous sommes noirs et les blancs ne sont pas nos amis, nos frères, et j'ai même ouï dire que souvent ils ont emmené loin, bien loin d'ici, beaucoup d'hommes noirs qu'ils avaient achetés comme esclaves. Pour en faire quoi ? Je ne le sais pas ! Mais jamais on ne les a vu revenir. Peut-être ont-ils été mangés ! Ces Blancs, *minissé*, croyaient, n'est-ce pas, ce que tu crois ?

— Non, interrompis-je alors, ces Blancs ne sont pas comme moi. Chez les Blancs, c'est comme chez les Noirs, il y a du bon, il y a du mauvais. Regardez le bon, ne regardez pas le mauvais ! Mais continue, Ndume. En nous exposant ce que croyaient tes aïeux, tous ici pourront juger laquelle vaut le mieux, de ta doctrine ou de la mienne.”

Ndume continua :

“ Voici ce que m’a appris mon père, lequel le tenait de son père et cela depuis longtemps, longtemps.

“ Au commencement, tout à fait au commencement, Dieu était Un, et il était Trois. Comment cela se faisait-il ? Je n’en sais rien, mais toujours je l’ai entendu dire ainsi. Ce Dieu Un, nous l’appelons *Nzame* et les Trois qui composaient *Nzame*, nous les appelons *Nzame*, *Mébère* et *Nkwa*.

“ *Nzame* a fait toutes choses : le ciel, le soleil, la lune, la terre, les animaux, tout. Et quand il eut terminé ce que nous voyons maintenant, il appela *Mébère* et *Nkwa* et leur montra son œuvre.

“ — Ce que j’ai fait, est-il bien ? ” leur demanda-t-il.

“ Et *Mébère* et *Nkwa* lui répondirent :

“ — Qui commande à tous les animaux ? Nous ne voyons pas le chef ? ”

“ Il se réunirent alors et, à eux trois, firent une créature presque semblable à eux ; l’un lui donna la force, l’autre la puissance, le troisième la beauté. Puis eux trois :

“ — Prends la terre, lui dirent-ils, tu es désormais le maître de tout ce qui existe, et tout t’obéira. ”

“ *Nzame*, *Mébère* et *Nkwa* remontèrent en haut et la nouvelle créature resta seule ici-bas et tout lui obéissait.

“ Fière de sa puissance, de sa beauté, de sa force, elle devint orgueilleuse et ne voulut plus adorer *Nzame* et elle le méprisa.

“ Alors Dieu irrité envoya le tonnerre, et le feu du ciel embrasa la forêt : toute la terre était comme aujourd’hui couverte de forêts ; les arbres brûlèrent, les plantes disparurent, les fleurs se séchèrent, et tous, tous les animaux, bêtes, oiseaux, poissons, furent détruits. Mais, par malheur, en faisant cette nouvelle créature maître de l’Univers, *Nzame* lui avait donné l’Immortalité : et ce que Dieu donne, il ne le retire plus. Néanmoins *Nzame* ne voulut pas que la terre restât ainsi toute noire, sans rien produire, sans habitants pour la peupler. *Nzame*, *Mébère* et *Nkwa* se concer-

tèrent encore : sur la terre noire et couverte de charbons, ils mirent une nouvelle couche d'humus ; les arbres poussèrent, les animaux vinrent peupler les forêts et la terre devint ce que vous la voyez aujourd'hui. Et la preuve, mes enfants, que mes paroles sont la vérité, c'est que si, en certains endroits, vous creusez profondément, vous trouverez une pierre noire, dure, mais facile à casser et qui brûlent parfaitement. Ce sont les restes des anciennes forêts de jadis (2).

“ Cependant Nzame, Mèbère et Nkwa résolurent de donner un nouveau chef à la terre. Mais, instruits par l'expérience et ne voulant pas de nouvelles révoltes, ils firent une créature bien inférieure à la première et lui refusèrent l'immortalité. Et cette créature, mes amis, ce fut l'homme, l'homme tel que nous sommes, vous et moi.

“ Cet homme, qui fut ici-bas le premier des hommes, notre père à tous, reçut de Nzame le nom de Sékoumé.

“ Mais ne voulant pas le laisser seul ici-bas, Dieu descendit en lui et Sékoumé engendra la première femme et Nzame la nomma *Mbongwé*.

“ En créant *Sékoumé* et *Mbongwé*, Nzame les avait composés de deux parties : l'une extérieure qu'il appela *gnoul* (corps) et l'autre intérieure qu'il appela *Nsissim* (âme).

“ L'âme est ce qui produit l'ombre ; c'est elle qui donne la vie au corps et quand elle s'éloigne, l'homme est mort. Elle demeure dans ce petit point brillant que vous voyez au milieu de l'oeil : aussi, vous l'avez remarqué bien des fois comme moi, dès que l'oeil d'un homme devient tout gris et ne brille plus, c'est que son âme l'a abandonné !

“ Sékoumé et Mbongwé vivaient heureux ici-bas et ils eurent trois fils qu'ils nommèrent : *Nkure* (le sot, le mauvais)

(2) Cette origine donnée au charbon de terre se trouve dans la plupart des tribus. Les Fong', bien que connaissant le charbon de terre qu'ils nomment *Mé*, ne s'en servent pas.

Békale (celui qui ne pense à rien) et *Méfère* (celui qui est bon, habile). Ceux-ci engendrèrent des enfants à leur tour et ce sont là nos premiers pères.

“ La première créature cependant que Dieu avait faite, il l'enferma par punition sous la terre, mais elle réussit à s'échapper ; voyant que les hommes avaient pris sa place, elle conçut contre eux une grande haine et chercha tous les moyens de leur faire du mal, de les faire périr.

“ Nzame donna alors une Loi aux hommes qu'il avait créés. Appelant Sékoumé et Mbongwé et leurs fils :

“ — Voici, leur dit-il, les trois grandes lois que vous observerez désormais :

“ Vous ne volerez point.

“ Vous ne prendrez pas la femme d'un autre.

“ Vous ne tuerez point ceux qui ne vous auront point offensés.

“ C'est tout ce que je vous demande : vivez en paix dans vos villages ; mais souvenez-vous bien que ceux qui auront écouté mes commandements recevront une récompense, ceux qui les auront dédaignés, auront une punition.

“ Et voici, mes enfants, quelle est la punition que Dieu réserve aux hommes méchants. Après leur mort, ils s'en vont errant dans la nuit, souffrant et criant, et, pendant que les ténèbres couvrent la terre ils entrent dans les villages, tuant, blessant ceux qu'ils rencontrent, leur faisant tout le mal qu'ils peuvent.

“ Et quand tous ceux qu'ils ont connus sont morts, Nzame les enferme alors dans l'*Ototolane*, où ils brûlent et brûleront plus ou moins longtemps, suivant le nombre de leurs fautes, la manière dont ils ont méprisé Dieu.

“ Ceux qui sont bons, au contraire, pendant leur vie, peuvent après la mort, revenir auprès de ceux qu'ils ont connus et aimés : pendant la nuit, ils leur donnent des songes agréables, leur indiquent le moyen de vivre heureux, d'acquérir des richesses, de tuer beaucoup d'animaux à la chasse.

“ Et quand tous ceux qu'ils ont connus sont morts. Dieu les fait monter en haut et les place avec lui dans l'étoile du soir (la planète Vénus); elle paraît très brillante, ce sont les âmes des hommes qui furent bons qui lui donnent cet éclat magnifique.

“ Nzame cependant s'unit une seconde fois à une fille des hommes et elle eut un fils qui se nomma *Bingo*. Mais un jour, irrité contre lui, Nzame le précipita d'en haut et Bingo, encore tout enfant, tomba dans la mer. Par bonheur, un vieillard nommé Otoyôm se trouvait là ; il recueillit l'enfant, l'éleva avec soin et réussit à le soustraire à toutes les recherches.

“ Devenu grand, Bingo parcourut le monde, enseignant aux hommes à faire le bien, et opérant nombre de prodiges au moyen d'une pierre que Dieu lui-même avait gravée après y avoir inscrit son nom. Et, parmi les hommes noirs, beaucoup crurent ce que Bingo leur enseignait et firent ainsi qu'il ordonnait. Bingo s'en alla alors bien loin, au pays des Blancs, et longtemps après, on apprit que ceux-ci l'avait tué pour ravir sa pierre. C'est depuis cette époque que les Blancs sont devenus puissants et riches.

“ Nous autres, pauvres Noirs, nous avons gardé ce que nos Pères nous avaient enseigné, et c'est pourquoi, vois-tu, *Minissé*, je veux, moi aussi, croire ce que mes ancêtres ont cru, faire ce qu'ils ont fait, et après ma mort, aller les retrouver au lieu de la récompense.

“ J'ai dit. ”

UNE DISPUTE THÉOLOGIQUE. — CE QUE FEMME VEUT.

Nous avons rapporté assez longuement toute cette conversation du vieux Ndume, car elle résume le système théologique des Fang'. A première vue, on est étonné d'y voir figurer le dogme de la Trinité divine ; mais en réfléchissant que la plupart des tribus chamitiques ont égale-

ment de tout temps admis ces triades divines, en Egypte aussi bien qu'en Polynésie, on s'explique assez facilement cette croyance, se rappelant surtout ce que nous avons dit de l'Exode fang.

Quand à ses dogmes plus étranges de la Création, d'un Rachat, du Péché, de l'Enfer, il faut, ou bien les supposer conservés par la Tradition, souvenirs confus des temps d'autrefois, qui se sont ainsi transmis d'âge en âge en s'affaiblissant, en se corrompant peu à peu, ou bien les supposer d'origine chrétienne, ce qui, peut-être, n'aurait rien d'étonnant. Si l'on admet que les Fang' sont partis du plateau du Bahr-el-Gazal, il a pu arriver parfaitement qu'à une époque probablement déjà fort éloignée, des missionnaires partis de l'Ethiopie, convertie dès les premiers siècles, aient pénétré chez les ancêtres de nos Fang.

* * *

En examinant les mots " religieux ", s'il est permis d'employer cette expression, tels par exemple, pour n'en citer que quelques-uns : *Nzame*, Dieu ; *Nsissim*, Esprit ; *Ame*, ombre ; *Nsèm*, péché ; *Ototolane*, Enfer, on sera plus tenté encore de leur assigner une origine chrétienne, ou du moins fort relevée.

Prenons le mot *Nzame*, Dieu.

" Les Nkomis, dit M. Le Garrec (3), l'appellent *Agnambîè* ; les Loango, *Nzambi* ; les Mpongwé, *Agnanbié* ; les Fang', *Nzame* ; ... Rapprochez tous ces mots : vous verrez qu'ils ont le même radical *amb*. Mais ne serait-il pas possible de trouver dans les langues parlées par ces peuples un verbe qui fut formé avec ce radical commun et qui donnât la signification précise que les dérivés n'ont pas su conserver ?

(3) *Rencontre de deux civilisations*, par Eug. Le Garrec.

“ Dans l’Ouganda, le verbe *amb* signifie coordonner, arranger, disposer. Or, c’est bien là la conception que les Nkomis se font de Dieu. Ils le regardent comme une puissance ordonnatrice, à laquelle seraient dues la beauté et l’harmonie du monde. De plus, la langue des Mpongwès possède un verbe dont la signification est différente, bien que le radical soit le même : *Kamba* veut dire “ parler ”. Y aurait-il là l’écho de la tradition primitive ? Et ce mot rattacherait-il l’idée de la parole à l’idée de Dieu, comme le commencement de l’Evangile selon S. Jean : “ *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* ”

Mais, quelque séduisante que paraisse cette origine, il me semblerait plus rationnel de faire venir le mot *Nzame* du verbe *Ezame*, effacer, disparaître, de même que, dans le Sud, les chefs décédés depuis longtemps sont appelés les *Muzimos*. L’origine de *Nsissim* serait la même et l’on aurait alors comme signification du vocable *Nzame* : l’Invisible, l’Insaisissable, Celui qui disparaît devant les yeux.

Le mot *Nsèm* (4), péché, se rapporterait facilement à *àsème* la non adoration de Dieu, *Nsèm*, c’est-à-dire la non adoration, par là même le manque de respect, d’obéissance, le mépris, la faute, le péché.

Plus curieuse encore est la signification que l’on pourrait trouver à *Ototolane*, l’Enfer.

“ — Que veut dire ce mot ? ” demande-t-on à un Fang. Invariablement, il répond qu’il ne le sait pas.

“ — Que fait-on dans l’ototolane ? ”

“ — On y brûle ” ; répond-il toujours.

Or, dans une langue sœur (5) nous trouvons le mot *m-oto*, feu. Le redoublement, en langue Bantou, indique une idée d’augmentation, de grandeur. *Oshü*, la mer ; *Oshühü*, la

(4) *N* préfixe : *n* — *sèm* ; *à* préfixe : *à* — *sème*.

(5) Le *Swahili*

grande mer ; d'où *Oto*, le feu ; *Ototo*, le grand feu ; *Ototolane*, l'endroit du grand feu.

Sans doute, il ne faut pas forcer ces rapprochements ni en tirer une conclusion prématurée. Mais il est bon de relever ces faits, en attendant qu'une science plus étendue vienne en établir la portée. D'ailleurs, plus que tous autres, les lecteurs des *Missions Catholiques* sont préparés à s'intéresser à toutes ces choses qui, tôt où tard, jetteront un jour étrange sur les origines des Fils de Cham.

* * *

Le discours de maître Ndume avait produit une grande impression sur l'esprit mobile de mes auditeurs encore païens. Ce qu'il n'avait pas ajouté par exemple, c'est que tout en admettant un Dieu et en connaissant ses commandements, en pratique, lui comme la grande majorité des païens, s'en souciait peu.

“ Ce Dieu, d'ailleurs, dit encore M. Le Garrec, ne reçoit ni hommage, ni adoration. Il est comme s'il n'existait pas. Les Noirs le regardent comme un Etre infiniment puissant, qui habite dans une région tellement élevée qu'il ne se soucie guère des affaires de ce bas monde : aussi n'ont-ils établi aucune relation entre eux et lui. S'ils savaient le prier, ils lui demanderaient de ne pas intervenir dans leur vie, d'imiter la discrétion dont ils font preuve en ne l'importunant jamais de leurs vœux. Il leur arrive pourtant de rompre inconsciemment avec ce déisme vague.

“ Dans un grave danger, ils laissent échapper quelquefois un cri enseveli au fond de la nature : ‘ O Dieu, venez à mon aide ! ’ et trouvent en eux des points de rattaché avec cet Infini qui leur paraît être absolument étranger ; ou bien, par une inspiration contraire, en proie à quelque grande douleur, ils prononcent des paroles blasphématoires : ‘ Dieu est mauvais, diront-ils, puisqu'il a permis ce malheur. ’ ”

“ Ils lui attribuent donc un pouvoir infini, et croient à l'efficacité de son intervention qui peut les protéger où les perdre. Mais en dehors de ces cas exceptionnels, où ils font à Dieu l'honneur de le nommer, leur vie est un perpétuel oubli de son existence. ”

* * *

Afin de ramener un peu les esprits de mon côté, avant de commencer mon discours, j'entonnai un formidable : “ Je suis chrétien ”

Plus on hurle, mieux ça vaut, rien de tel pour faire taire les dissidents.

Vigoureusement accompagné par mes néophytes, je produisis un effet superbe.

Puis, je répétais ce que bien des fois j'avais dit et redit, la Création, la Chute de l'homme, la Rédemption, la Mort, les Fins dernières, l'Eternité. A bien des reprises, Ndume m'interrompit : tantôt c'était une difficulté à élucider, une objection à résoudre, une question à proposer. Peu à peu, les femmes du village avaient envahi l'abègne ; chacun écoutait profondément attentif, et l'on sentait planer sur cette assemblée, s'infiltrer dans les cœurs pour y régner maîtresse, la grâce du Christ Rédempteur.

* * *

Je m'arrêtai enfin et m'adressant directement à Ndume et à Nkoro :

“ — Mes amis, leur dis-je, vous connaissez maintenant et ma croyance et la vôtre. Choisissez. Au jour de votre mort, lorsque Dieu vous demandera compte de vos actes, oserez-vous répondre. “ Seigneur, je ne savais pas. ” Mes chers amis, c'est le moment. Choisissez. Voulez-vous recevoir le saint Baptême. Voyons, toi Nkoro ? ”

Nkoro réfléchit, hésita quelque temps ; puis il se leva sans dire un mot et quitta l'abègue.

“ — Et toi, Ndume ? ”

Marie-Madeleine, la vieille compagne de Ndume, s'était glissée aux côtés de son mari. Prenant soudain la parole :

“ — Dis donc “ oui ”, vieille bête ; tu sais bien que le *minissé* dit vrai ! Veux-tu que je m'en aille tout seule avec le bon Dieu ! ”

Tout le monde éclata de rire et Ndume plus fort que les autres :

“ — Eh bien, Ndume ? ”

Alors, moitié riant, moitié fâché, Ndume me répondit :

“ — *Minissé*, tu me baptiseras demain matin ! ”

Bravo ! la séance fut levée, et tandis qu'en mon cœur, je remerciais la Vierge-Marie de cette grâce signalée, j'entendais mon vieux Ndume qui, tout en s'en allant, grommelait :

“ — Puisque ma femme veut aller au Ciel, faut bien que j'y aille aussi, moi ! ”

XIII. — Messe et baptême

Grande fête au village ce matin ! Dès l'aube, nos chrétiens ont mis leurs plus beaux vêtements et, depuis cinq heures, je suis occupé à entendre leurs confessions. Tous recevront la Sainte Communion ; tous, avec l'aide de Jésus se prépareront pour les luttes futures.

Dans une case en construction et dont, seules, murailles et toiture sont édifiées, les catéchistes ont dressé mon autel.

Oh ! il est plus que simple : une écorce d'arbre, reliée par quatre lianes aux piquets de la case aussi solidement que possible, formera la table d'autel. Dessus, ma pierre consacrée et deux modestes nappes repliées en deux ! Joseph

a déjà pris des bougies et, n'ayant pas de chandeliers, l'ingénieux bonhomme y remédie sans tarder : ils les a collées à l'écorce en faisant couler leur propre cire ; un autre catéchiste a détaché la croix de son cou et devant moi la suspend ! L'autel est préparé, et tandis que je revêts les ornements sacrés, autour de moi, nombreux et recueillis, les chrétiens sont groupés à genoux.

Agitant la sonnette à l'appel argentin, Ignace parcourt le village et le parcourt encore. Quand on n'a pas de cloche, il faut bien s'ingénier : on en est quitte pour marcher davantage, et chacun n'en est que mieux prévenu.

Aujourd'hui, nous nous contenterons d'une modeste messe basse !

Eh ! ce n'est pas tous les jours fête !

Les prières de la messe ont commencé en même temps que la récitation du chapelet. A l'élévation, toutes les têtes s'inclinent et se courbent, puis c'est la Communion, et profondément recueilli, à tour de rôle, chaque chrétien, devant moi, vient s'agenouiller et recevoir son Dieu !

Nulle part, je vous jure, mieux qu'en ces moments, le missionnaire ne sent son Jésus présent, aimant, agissant, son Jésus Consolateur. Ah ! moments de peine et de fatigue, de douleur et d'ennui, tout cela alors disparaît comme par enchantement : Jésus est là !

La messe s'achève cependant, et, doucement émus, nos chrétiens remercient Dieu. Puis, à son tour, devant le missionnaire, le vieux Ndume s'est avancé, surveillé de près par Marie-Madeleine, sa fidèle et rayonnante compagne. Sur l'escabeau qui lui a été préparé, il s'assied, car ses vieilles jambes commencent à refuser leur service, et jamais, au grand jamais, il ne s'est mis à genoux !

Les cérémonies saintes lui semblent un peu étranges, bien que fort abrégées, et pour un peu, semble-t-il, Ndume aimerait mieux être ailleurs ! Avec un peu plus de fermeté, cependant, il répond aux questions préliminaires et, quand enfin je lui pose la dernière demande :

“ — Ndume, veux-tu être baptisé ?

“ — Oui, hurle-t-il d'une voix formidable, oui, et plutôt deux fois qu'une ! ”

L'eau sainte coule sur sa tête dénudée : “ Mathias, disais-je en même temps, Mathias, je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. ”

Et tandis que mon brave Mathias s'éloignait tout joyeux en s'écriant :

“ — Ça va mieux maintenant que tout à l'heure ! ” — sa vieille Madeleine s'accrochait à lui, toute sanglotante :

“ — Ah ! disait-elle ah ! mon pauvre vieux ! ”

XIV.— Plus loin dans la rivière. — Quelques légendes

POURQUOI LES BLANCS SURPASSENT LES NOIRS EN RICHESSES DE TOUTES SORTES.

Vers midi, le *Georges-Alexandre* nous reçoit de nouveau en ses flancs. Quelques heures de pagayage et nous serons chez les Yemédzim, au village du chef Ngoma Nkoro, dans le district du plus jeune mais non du moins dévoué de mes catéchistes, André Meyôe.

A cette heure où le soleil darde sur nos têtes ses rayons, la route est évidemment plus pénible ; mais aussi nous y gagnons d'arriver ce soir au but de notre voyage, et le soir est le moment le plus favorable pour parler religion à nos Noirs ; de la sorte, rien ne sera perdu : soir et matin nous aurons travaillé pour le bon Dieu.

A peine sommes-nous en route que la conversation s'engage sur les récits de la veille et chacun d'y ajouter son petit mot :

„ — Dis-moi, *Minissé*, toi qui sais tant de choses, t'a-t-on jamais appris pourquoi les Blancs nous surpassent, nous autres, pauvres Noirs ? ”

C'est Joseph qui m'adressait cette question, à laquelle j'étais loin de m'attendre, certes, en ce moment.

“ — Non. Pourquoi ?

“ — Eh bien ! voici. Dans les temps d'autrefois, il y avait des Blancs et des Noirs, mais ils vivaient en frères ; des Blancs servaient des Noirs, c'était le bon temps (approbation générale) et des Noirs servaient des Blancs (personne ne souffle mot). Les uns n'avaient pas plus d'esprit que les autres et personne n'était plus malheureux pour cela, au contraire.

“ Un jour, il y eut une grande dispute entre les Blancs et les Noirs ; personne ne voulait céder, et comme il n'y avait pas de chef, nul moyen de décider qui avait raison. On porta enfin la cause au tribunal de Dieu :

“ — Cela ne peut pas durer ! dirent les deux partis, les hommes sont maîtres des femmes, il faut qu'il y ait un maître chez les hommes. ”

“ Et Dieu répondit :

“ — Je le veux bien, mais qui choisir ? Mieux vaut vous séparer, les Blancs d'un côté, les Noirs de l'autre. ”

“ Tout le monde fut d'accord bien vite sur la séparation ; mais Dieu ajouta :

“ — Il n'y a à ma proposition qu'une difficulté. La terre est divisée en deux parties égales ; mais, dans l'une, vous trouverez en quantité des richesses de toute espèce, tandis que, dans l'autre, il y en a bien peu. Vous, les Noirs, que voulez-vous ?

“ — La première ”, répondirent-ils tous en chœur

“ — Et vous autres, les Blancs, que voulez-vous ?

“ — La première ”, répondirent-ils tous encore plus fort, et ils étaient sur le point de se battre.

“ Mais Dieu les apaisa d'un mot :

“ — Il est juste, dit-il, que les plus intelligents choisissent les premiers. A eux la première terre, le pays des richesses. Mieux que les autres, ils sauront en profiter. Et pour décider, je vous donnerai, mes enfants, trois épreuves

“ à subir. La récompense appartiendra aux vainqueurs. Allez
“ et revenez demain. ”

“ Et le lendemain, tous, Noirs et Blancs, étaient rassemblés sur la grande place du village. Pas un ne manqua à l'appel, ah ! mais non !

* * *

“ Au commencement, Dieu n'avait point donné d'armes aux hommes. Ils vivaient sous les arbres ; les bananiers donnaient leurs fruits sans qu'on eût la peine de les cultiver et, dans les plantations, le manioc poussait tout seul.

“ Mais, quand il fallait cuire les aliments, les femmes se plaignaient fort, car elles devaient aller loin dans la forêt pour trouver le bois mort ; plus les années s'accumulaient, plus leur peine augmentait, et plus aussi elles murmuraient.

“ — Ah ! disaient-elles à leurs maris, si seulement vous
“ aviez quelque chose pour couper ces grosses branches,
“ comme cela serait plus facile ! ”

“ Et les hommes, ennuyés, murmuraient contre Dieu !

“ Et ce jour-là, précisément, le Seigneur avait résolu de leur donner enfin des armes, des outils pour creuser et tailler le bois, couper des arbres et leur apprendre à se faire des maisons ! Blancs et Noirs étaient donc rassemblés.

“ — Sans cesse, leur dit alors Dieu, sans cesse vous murmurez contre moi et vous demandez des armes. Voici que
“ je vous en ai apporté et vous allez choisir . ”

“ Et, devant eux, il étala des haches de pierre et des couteaux de fer :

“ — Avec les haches, leur dit-il, vous pourrez tuer les
“ animaux de la forêt, vous défendre de vos ennemis et, de
“ plus, sans grand travail, vous pourrez vous les procurer :
“ dans les ruisseaux, dans les rochers, vous trouverez facilement des cailloux tranchants ; quand elles seront usées,
“ vous pourrez les remplacer.

“ Avec les couteaux, vous couperez les arbres de la forêt. creuserez la terre et planterez le manioc : ils dureront longtemps, plus longtemps que les haches de pierre, mais, pour vous les procurer, vous aurez beaucoup plus de mal ; il vous faudra prendre les pierres qui donnent le fer, entasser par-dessus des troncs d’arbres enflammés, puis, quand vous aurez obtenu une masse de fer, la battre, la battre longtemps pour en obtenir enfin des couteaux.

“ Et maintenant, choisissez, vous êtes libres : pierre où fer, que voulez-vous ? ”

“ Et, sans réfléchir une minute, les Noirs se jetèrent sur les haches de pierre et, les faisant tourner au-dessus de leur tête :

“ — A la bonne heure, disaient-ils, voilà de bonnes armes, faciles à manier, facile à remplacer. ”

“ Et du pied, avec mépris, ils repoussaient les couteaux de fer.

“ Les Blancs vinrent ensuite. Eux, sans hésiter, repoussèrent les haches de pierre et ils choisirent les couteaux de fer.

“ Ensuite, Blancs et Noirs retournèrent chez eux et à peine étaient-ils entrés dans leurs maisons que déjà leurs femmes criaient :

“ — Vite, vite, à la forêt, allez nous couper du bois, allez. nous couper du bois. ”

“ Haches sur l’épaule, voilà les Noirs partis ! Couteaux sous le bras, voilà les Blancs partis !

“ Oui, mais quand il fallut couper un gros arbre, ah ! mes amis, quelle différence ! Les haches faisaient *tó, tó, tó* ! Qu’est-ce qui sautait, savez-vous ? Du bois ? Non, pas du tout, mais les quartiers de hache ! Et qui fut bientôt cassé ? Le gros arbre ? Non, mais les haches qui, au lieu d’une, en firent deux ! Et les couteaux faisaient *tó, tó, tó* ! Et qu’est-ce qui sautait ? Les morceaux de fer ? Ah ? mais non ! . . . les morceaux de bois !

“ Et bientôt l'arbre tomba sous les coups des Blancs, tandis que les Noirs découragés s'étaient assis pour les regarder !

“ Puis Blancs et Noirs revinrent au village, les uns rapportant du bois à leurs femmes, et les autres. . . . rien du tout. Aussi, quelle réception ! Je n'aurais pas voulu m'y trouver ! Ah ! mes amis ! quand les femmes sont fâchées. . . . Et de colère, les Noirs jetèrent leurs haches de pierre dans la forêt. Et ces malins de Blancs allèrent les ramasser, et dessus ils aiguisèrent leurs couteaux.

“ Le lendemain, Dieu vint de nouveau devant les Blancs et les Noirs, et ces derniers auraient bien voulu changer : mais impossible, ce qui était fait était fait, et chacun dut garder son lot.

“ Ah ! pauvres Noirs !

* * *

“ Quelques jours après, Dieu appela de nouveau les Blancs et les Noirs.

“ — Voici, leur dit-il, la seconde épreuve : Ceux qui, le plus vite et de la manière la plus convenable, m'auront offert le nouveau mets que je veux aujourd'hui vous donner, ceux-là seront les vainqueurs. Regardez ces deux petits oiseaux noirs (6) qui, dans le haut de cet arbre ; voltigent en chantant et semblent vous inviter à les suivre. Faites comme ils vous commandent et vous trouverez le mets nouveau que je vous offre. ”

“ Les Noirs partirent aussitôt, et devant eux voltigeait en les appelant le premier petit oiseau noir. Et dans une autre direction partirent également les Blancs et devant eux voltigeait, en les appelant, le second petit oiseau noir.

(6) *Cuculus indicator*. Le fait est authentique. Cet oiseau, grand amateur de miel, s'efforce, dès qu'il a trouvé une ruche, d'attirer l'attention des chasseurs. Devant eux il va, vient, sautille, les Noirs le suivent, prennent le miel et comme récompense lui en laissent toujours une part.

“ Loin, loin, dans la forêt, s'avancèrent les Blancs et les Noirs ; le petit oiseau s'arrêta enfin devant un gros arbre ; à mi-hauteur s'ouvrait un trou et tout autour voltigeaient de petites mouches dorées.

“ Les Blancs prirent aussitôt leurs couteaux de fer, et bientôt l'arbre renversé gisait sur le sol. Allant au trou, les Blancs trouvèrent des gâteaux de cire et ce qui en coulait était doux et sucré. Les Blancs revinrent au village avec leur fardeau et déposèrent le miel à l'intérieur de leurs cases. Puis, avec de l'argile que leurs femmes avaient pétrie, ils firent des vases, les ornèrent de dessins et les exposèrent au soleil. Le lendemain, les vases étaient durs et prêts à servir. Les Blancs y mirent le miel pour l'offrir à Dieu.

“ Les Noirs cependant, eux aussi, après avoir longtemps suivi l'oiseau indicateur, s'étaient arrêtés près d'un gros arbre ; au milieu était une ouverture circulaire et tout autour voltigeaient de petites mouches dorées. Ils voulurent monter pour prendre le mets que Dieu leur offrait ; mais, arrivés près du trou, les mouches les piquèrent cruellement et bien vite, bien vite, ils redescendirent, mes amis quelle dégringolade !

“ Et Dieu leur dit alors : “ Abattez l'arbre . ”

“ Comment faire ? Les haches de pierre étaient perdues, les Blancs avaient les couteaux de fer. Au pied de l'arbre, alors, les Noirs allumèrent un grand feu ; mais le tronc était gros et pendant des jours et des jours, il fallut entretenir le brasier.

L'arbre s'abattit enfin et les Noirs recueillirent avec empressement la substance sucrée ; chacun y trempait son doigt, puis la main tout entière ; chacun fit si bien qu'en revenant au village, la cire restait encore, mais le miel, oh ! il y en avait si peu, si peu !

“ Dieu appela devant lui Blancs et Noirs.

“ — Eh bien ! leur dit-il, où est le mets que je vous ai envoyé ? ”

“ Noirs et Blancs allèrent le chercher ; mais, pauvres Noirs, où mettre le miel ? Ils coupèrent une feuille de bananier, y mirent miel et cire, et vinrent l’offrir à Dieu. Mais de tous côtés, le miel coulait et tombait à terre, et, quand Dieu voulut manger, sous ses dents la cire craquait.

“ Les Blancs vinrent à leur tour et offrirent à Dieu le miel dans les vases de terre et rien ne coulait. Quand Dieu voulut manger, le miel seul lui avait été offert, et il fut content des Blancs. Il leur promit que désormais ils seraient riches, et regardant avec dédain les Noirs, il proclama les Blancs vainqueurs de la seconde épreuve.

“ Ah ! pauvres Noirs !

* * *

“ Restait cependant une troisième épreuve à subir. Les Noirs, malgré leurs deux défaites successives, espéraient cette fois une éclatante victoire.

“ Au jour dit, ils se rassemblèrent au lieu désigné. Les Blancs en firent autant, et Dieu les conduisit tous alors sur le bord d’une large et profonde rivière. Le cours en était rapide, si rapide qu’on ne pouvait le regarder sans frémir et tout le long du bord, de gros crocodiles ouvraient une gueule énorme, prêts à avaler ceux qui tomberaient à l’eau. Ah ! mes amis ! je n’aurais pas voulu y être, non bien sûr.

“ Et Noirs et Blancs, se penchant anxieux sur le bord, se demandaient quelle terrible épreuve ils allaient avoir à subir et en tremblaient d’avance.

“ — Voici ce que vous avez à faire, leur dit alors Dieu : “ Vous voyez cet arbre ? Coupez-le et faites-en un pont. ”

“ Ainsi firent-ils, Noirs et Blancs. L’arbre était long, long, mais son tronc était mince et partout dépourvu de branches. Et quand l’arbre fut presque coupé, Dieu dirigea sa chute et il tomba en travers de la rivière ; mais trop court, il n’atteignait pas tout à fait l’autre rive, son extrémité baignait

dans le courant ; l'onde rapide, en passant, le faisait osciller et trembler. Qui donc eût osé s'y aventurer ?

“ Sur ces entrefaites, la nuit était presque venue. S'adressant alors aux hommes, Blancs et Noirs, Dieu leur dit :

“ — Cessez votre travail et écoutez-moi bien. Voici la troisième épreuve, épreuve définitive. Ce soir, il est trop tard pour la tenter ; ce sera pour demain. ”

“ Blancs et Noirs auraient bien voulu savoir quelle elle était ; mais Dieu disparut et ils restèrent dans l'ignorance.

“ Et savez-vous ce que firent les Blancs ? Vite, ils se construisirent de petites cases de feuillage, et y étant entrés, s'enveloppèrent dans leurs couvertures et s'endormirent.

“ Et les Noirs, eux ?

“ Les Noirs ! ils allumèrent un grand feu, puis commencèrent à causer et à danser. Quelques-uns d'entre eux, cependant en furetant de côté et d'autre, avaient trouvé des palmiers à l'huile ; bien vite, ils en coupèrent les têtes et recueillirent du vin de palme. Joyeux, ils revinrent au campement, rapportant leur butin. Et toute la nuit, les pauvres Noirs la passèrent à jouer du tam-tam et dansant et buvant. Et les Blancs dormaient !

“ Au matin, cependant, Dieu vint de nouveau et appela les Blancs et les Noirs. Tous vinrent aussitôt ; mais quelle différence ! les Blancs étaient dispos et frais ; les Noirs voyaient trouble.

“ Et Dieu parla :

“ — Voyez là-bas, regardez de l'autre côté de cette rivière, c'est la terre des richesses ; mais pour l'atteindre, il faut passer par ce pont. Elle sera à ceux qui l'atteindront. ”

“ On tira au sort pour savoir qui passeraient les premiers, et le sort désigna les Noirs. Mais le vin de palme est traître ! Le premier Noir qui s'aventura voyait deux arbres où il n'y en avait qu'un ; il mit le pied à côté et vlan... un crocodile le happa, clic, clac, on n'en entendit plus parler.

Un second alla un peu plus loin ; mais l'arbre, mouillé par la pluie et la rosée qui, ce matin-là, avait été particulièrement abondante, tremblait bien fort, l'eau courait vite . . . et le second eut le sort de son compagnon. Un troisième, puis un quatrième, d'autres encore n'eurent pas plus de chance ! — Clic, clac, c'était fait en un instant.

“ Parmi les Noirs, cependant, quelques-uns, plus avisés, n'avaient pas bu de vin de palme et s'étaient endormis près du feu. Oui ! mais, pendant la nuit, la pluie était venue. Mouillés, ils avaient eu froid, et quand, au matin, ils voulurent s'aventurer sur le tronc glissant, leurs jambes étaient raides, raides comme ma pagaye ! Pas moyen de garder son équilibre, impossible de passer.

“ Les Noirs, découragés, s'assirent alors sur la rive du fleuve, contemplant avec envie cette terre des Richesses qu'ils ne devaient jamais connaître !

“ Et c'était le tour des Blancs ! Ils s'avancèrent donc, mais eux, ils n'avaient pas bu de vin de palme ; en dormant, ils n'avaient pas eu froid, ils n'avaient pas été mouillés, et, au matin, ils étaient forts, leurs jambes étaient souples et leurs yeux voyaient clair. Tout doucement, gardant leur équilibre, l'un après l'autre, ils passèrent sur le pont tremblant, atteignirent l'autre rive . . . Pas un ne tomba ! pas un de mangé par les crocodiles ! Ah ! ces Blancs !

“ Et quand le dernier fut passé, voici que, soudain, la rivière s'élargit, s'élargit, se creusa ; là bas, tout là bas, les Blancs devenaient petits, petits, petits Et la rivière s'élargissait toujours, toujours

“ Et l'on dit que maintenant, pour la traverser, et s'en aller chez les Blancs, au pays des Richesses, il faut des jours et des jours de voyage. Pour les Noirs, c'est trop loin !

“ Et c'est pour avoir été ainsi battu trois fois par les Blancs, que les Noirs sont restés sur une pauvre terre où il n'y a pas grandes richesses, tandis que, voyez-vous mes amis, les Blancs en ont trop !

“ — Tiens, *Minissé*, si tu étais bon, sais-tu ce que tu ferais ?

“ — Non !

“ — Eh ! bien, fais-nous un petit cadeau ! ”

“ — Oh ! *Minissé*, s'écria Jean-Félix, je sais une histoire encore bien plus curieuse que celle-ci. Faut-il te la raconter ?

“ — Volontiers ; mais est-elle vraie au moins ?

“ — Vraie, *Minissé*, véritable, tout ce qu'il y a de plus véridique et de plus très instructive. C'est mon père qui me l'a racontée, et tu sais bien qu'il ne ment jamais !

“ — Allons, commence.

“ — J'y suis. Mais *Minissé*, regarde donc ma pipe ! La vois-tu ?

“ — Oui, je la vois, elle est vide.

“ — Précisément. Or, tu ne sais pas ? Eh bien, quand il n'y a rien dans ma pipe, ma tête, c'est la même chose ! Tout dehors, rien dedans ! vide comme une calebasse ! Un peu de tabac, s'il vous plaît. ”

* * *

Pour avoir l'histoire, je me laisse fléchir ; Jean-Félix tire voluptueusement trois ou quatre bouffées et commence en ces termes (7) :

“ Qu'est-ce que les Blancs, le savez-vous, vous autres ? Non ? eh bien, ce sont tout simplement d'anciens Noirs, de vieux frères de nos aïeux, les cousins de nos grands-pères. Jadis, vous ne l'ignorez pas, tous nos morts étaient enterrés au bord des rivières. Longtemps, longtemps après, ouvrez la tombe . qu'est-ce qu'il y avait dedans ? Rien ! plus rien du tout ! Où donc était passé le cadavre ? Voici, mes amis :

(7) Cette légende est un fait physiologique et véritable. Lorsque le cadavre d'un Noir tombe à l'eau, au bout de trois ou quatre jours, le pigment noir disparaît, et par là même la peau prend une teinte blanche rappelant celle de l'Européen.

Quand un homme est mort, il n'est pas vrai mort ; il ne vit plus comme nous, tout simplement. Il s'en va bien loin, descend la tête en bas, traverse la mer pendant des jours et des jours, puis de la terre, puis de l'eau, puis de la terre encore, et arrive enfin de l'autre côté, juste au-dessous de nous, dans un grand, grand pays où il fait noir souvent.

“ Et arrivé là, savez-vous, vous autres, ce qu'il est devenu ? Eh ! bien, mes amis, eh ! bien, il est tourné blanc ! oui, tourné tout blanc, comme toi, *Minissé*, qui me regarde !

“ — Alors, Jean-Félix, autrefois j'ai été noir comme toi, avec un gros nez pareil au tien ?

“ — Oh ! *Minissé*, tu sais bien que ce sont les païens qui le disent ! . . . Mais je continue. Dans ce pays des Blancs, qui commande ? dites-moi, quel est leur chef ? Vous n'y êtes pas allés voir ? Heureusement pour vous ! Hier, le vieux Ndume vous a appris qu'au commencement Nzame avait créé un Etre presque semblable à lui, et que plus tard cet Etre était devenu méchant et s'était révolté contre son Créateur. Eh bien ! c'est lui, lui-même qui est Maître de là bas. Nous autres, nous l'appelons Dieu de la terre, et les Blancs l'appellent Diable. C'est justement leur Maître, leur Chef, et c'est lui qui les fait travailler et leur a appris tout ce qu'ils savent ! Allez donc vous étonner si ces Blancs sont malins ! Mais cependant, parmi tous ces Blancs, s'il y a beaucoup de mauvais, il y en a de bons aussi, témoin le *Minissé* ici présent. . .

“ — Merci, Jean-Félix, bien honoré ! ”

* * *

Il reprit :

“ — Et ces bons Blancs-là, qui ont tant de choses, tant de bonnes et belles choses, pensent quelquefois à leurs pauvres frères Noirs qui vivent là-bas au village, dans leurs forêts, sans rien du tout, du tout. Pris de pitié, ils choisissent

sent alors un beau bateau, y entassent marchandises sur marchandises ; puis appelant M. le capitaine :

“ — Allez porter ça aux pauvres Noirs.

“ — Quelle somme faudra-t-il exiger d'eux en retour ? demande le capitaine.

“ — Pas seulement un dollar : Tout cadeau, tout cadeau ’

“ Ah ! les bons Blancs ! Le capitaine s'en va. Mais le Dieu de la terre veille toujours et fait bien attention. Quand le bateau des cadeaux s'en va en route, devinez qui le conduit ? Le bon capitaine ! Hélas ! non ! mes pauvres amis, mais tous les hommes du diable, tous sujets dévoués au Dieu de la terre ! Et le bateau arrive dans nos rivières, dans nos fleuves, près de nos villages ! Les marchandises sont bien là : les pauvres Noirs montent à bord, pour recevoir les cadeaux, car, pendant la nuit, ils ont été prévenus en songe de la bonne fortune qui leur arrivait. Oui ! mais quand ils demandent :

“ — Eh ! bien, où sont les marchandises ?

“ — Et vos dollars ? leur répond-on.

“ — Mais les cadeaux ?

“ — Ah ! tu réclames des cadeaux, sale nègre ? On va t'en donner, va.

“ Et pan, pan, têt, têt, têt, les cadeaux pleuvent de tous côtés, mais pas au bon endroit ! Ah ! comme ces Blancs sont analins ! ”

* * *

Jean-Félix se tut, fier du succès qu'il avait remporté et tout content d'avoir quelque peu exalté frère Noir. Au reste, je connaissais déjà sa légende, qui plusieurs fois, dans les villages m'avait jadis été contée. Est-ce véritable ? je n'en sais trop rien. Est-ce inventée pour les besoins de la cause ? Cela me paraît plus probable. En tous cas, c'est une raison et une excuse pour piller et dévaliser factoreries et vaisseaux

marchands. Une restitution, quoi de plus juste ? Nos Fang, en tous cas, ne s'en font pas faute, je vous l'assure et ainsi, peut-être, pourrait-on expliquer nombre de leurs pillages ! Ils reprennent ce qui leur appartient, tout simplement !

Et dire que ces coquins de Blancs ne partagent pas leur opinion !

* * *

Légendes, histoires et récits, chacun à son tour, et cependant le canot vole rapide, et devant nous la distance diminue. . . .

Qu'y a-t-il donc ? Les pagayes se sont levés soudain, pas une ne retombe, plus un mot, plus un cri, et Ignace, un doigt sur ses lèvres, me montre de l'index un point là bas, que tous regardent. Je cherche, je fixe, j'écarquille les yeux ! Et Ignace, cependant, me murmure à voix basse : " un *mendzige* ! "

Ah ! je l'aperçois enfin ! Dans l'embouchure de cette grosse branche, un *mendzige*, oiseau pêcheur de la taille de nos poules d'eau, a bâti son nid.

" — Silence, attention, tout doucement, Evariste, un peu à gauche. Bien ! "

* * *

Gravement debout sur une seule patte, l'œil fixé sur le poisson qui gaiement évolue au-dessous de lui, se jouant dans l'onde rapide, le *mendzige* ne nous a pas aperçus encore. Lentement, mon canon de fusil s'est élevé, le *mendzige* se tourne, me prêtant le flanc : il nous a vus, ses ailes s'entr'ouvrent pour prendre leur essor. . . Pan. . . l'écho répète le bruit de la détonation, et dans la rivière, le *mendzige* se débat. Hourrah ! en dix coups de rames, il est atteint et voilà le souper assuré. Quel dommage que la poudre coûte si cher !

Parmi les oiseaux curieux de la rivière, à coup sûr on peut ranger le mendzige. Par lui-même, il n'offre rien de remarquable : nulle couleur vive ne vient trancher sur le noir uniforme de son plumage et sa chair sèche et huileuse, à vague odeur de poisson avancé, n'offre pas un met de haut goût ; mais dans la construction de son nid, il apporte une ingéniosité remarquable. Sur une branche assez faible pour que les animaux voraces ne puissent pas s'y aventurer, il entrelace brandilles sur brandilles, herbes, lianes, feuilles de toute espèce, et construit ainsi un énorme édifice en forme de boule, ayant souvent 60 à 80 centimètres de diamètre. Puis se glissant par-dessous, il découpe dans cette masse une ouverture circulaire et vers le milieu se taille un spacieux appartement où ses petits seront à l'aise plus tard.

Jusqu'ici rien d'étonnant, me direz-vous ! Patience : jusqu'ici nous n'avons vu que le constructeur, le charpentier ; au tour du maçon maintenant. Le long des berges du fleuve, il s'en va recueillant la terre humide, la rapporte à son nid, entre avec elle à l'intérieur et enduit les murailles. Puis, quand tout l'intérieur est ainsi garni, le maçon cède la place au décorateur. Oiseau-maçon, en effet, au jour de sa création, il a oublié sa truelle et cependant il n'aime point sa demeure au rugueuses parois. Comment s'y prendre ?

Il s'en va encore dans la forêt, le long des arbres, dans les hautes branches, à la recherche de son ouvrier. Et l'ayant enfin trouvé, il saisit par le cou le futur mais récalcitrant artiste et l'emporte en son logis, dont il bouche immédiatement l'ouverture afin que son locataire maussade n'ait point de distractions.

Excellente manière de faire travailler quelqu'un, n'est-ce pas ? Mais quel est donc cet artiste chargé de crépir les murailles à souhait ? Eh ! tout simplement un serpent, que maître mendzige enferme ainsi en son logis. Le serpent se tord, se remue, se lève, et plus il s'agite, plus sa peau lisse frotte les parois et plus les parois se polissent. En deux ou

trois jours de cet exercice, le travail est fini, la maison est prête, le serpent est mort et maître mendzige ouvre son loquet, met le locataire à la porte et invite madame à entrer chez elle : les petits trouveront abri sûr, doux et imperméable à la pluie.

Quand je vous disais que le mendzige est intéressant !

* * *

Plus loin, dans la rivière, c'est un vol de bécassines d'eau, qui soudain, avec un cri aigre, s'envolent devant nous. Les catéchistes remarquent l'endroit : demain, si c'est possible, nous viendrons les tirer au repos.

Nous nous sommes rapprochés du rivage. Aux racines des palétuviers, serrées en blanches grappes, se sont attachées d'innombrables huîtres. Au repas du soir, elles aussi apporteront leur contingent ; la branche qui les supporte et que, par leur poids, elles ont entraînée sous les eaux, est tranché d'un coup de sabre, et bientôt au fond du canot cinq ou six des plus belles grappes sont entassées. Heureux mortels, n'est-ce pas, qui tant qu'ils voudront se régaleront d'huîtres ce soir ! Oui, sans doute, mais il y a une ombre au tableau : dans ces eaux tièdes et sans cesse chargées de détritius de toute espèce, les huîtres restent petites, fades, peu agréables au goût. Entre elles et les huîtres de Marennes ou d'Ostende, il y a . . . un Océan !

Et quel bon vin blanc ayons-nous pour les arroser !

Les Fang ne les mangent jamais comme nous : pas besoin d'ouvrees ; ce soir, sans plus de cérémonies, on mettra les grappes au milieu du brasier et quand le mollusque, bien cuit, aura senti sa chair frémir et rissoler gaiement sous l'étreinte du feu qui la dore, chaque enfant, prenant son couteau, aura tôt fait de lui trouver un nouvel habitat.

* * *

Six heures du soir ; le fleuve s'élargit et sur la vaste nappe d'eau qui miroite et s'irise de mille reflets, le soleil couchant s'incline et peu à peu descend.

A l'horizon qui s'empourpre, son disque d'or disparaît soudain : dans le ciel enflammé, se jouent quelques légers nuages blancs ; puis brusquement, sans transition, l'obscurité se fait et pareille à un voile immense qu'on aurait tendu d'un pôle à l'autre, la nuit s'est abattue sur les grands arbres. En haut, scintillent déjà les étoiles et au-dessus de cette pointe que nous apercevons là-bas, la Croix du Sud, splendide symbole d'espérance et d'immortalité, brille dans la direction de la Patrie, de la France, notre mère aimée. Au-dessus de la Patrie, la Croix ; planant sur le sacrifice, le signe du Crucifié, la douleur, mais aussi la Rédemption, le passé déchirant, mais l'avenir radieux, la France et le Ciel.....

Et tandis qu'en ces pensées, tour à tour amères et douces, pleines de douleur, remplies d'espoir et de réconfort, mon esprit flotte incertain, sur la grève qui au-devant d'elle s'est avancée, la pirogue grince et s'arrête soudain ; nous sommes arrivés.

Sur le rivage, grave, immobile, Ngoma Nkoro, le chef des Yemédzim, nous attend pour nous souhaiter la bienvenue, et déjà, auprès de nous, joyeux, André le cetéchiste, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, rit et cause, et nous annonce dix nouvelles à la fois.

Nous sommes arrivés. . . .

XV.— Au village des Yemédzim

Entre les palétuviers qui s'ouvrent sur une grève rocheuse, s'étage, aux flancs d'une petite colline, le village des Yemédzim, *Etameyong'*, c'est-à-dire, en français, celui qui méprise les autres nations. On est modeste, où on ne l'est pas.

Etameyong' jouit, depuis de longues années, de l'honneur

d'être régi, gouverné, commandé par l'illustre Ngoma Nkoro. un des nombreux amis que je possède dans la rivière.

Sur les rochers, qui de tous côtés défendent l'abord de l'embarcadère de Yemédzim, Ngoma Nkoro se tient gravement debout. Retenu au rivage non par sa grandeur, comme tel de ses frères en royauté chanté jadis par un de nos poètes, mais seulement par ses rhumatismes, il nous attend. Fatigués par le soleil et le poids du jour nous nous hâtons de descendre. Mais, par malheur, Ngoma Nkoro, dont les finances sont en désarroi, n'a point le moyen de se payer un quai d'embarquement ou de débarquement, comme vous voudrez. Faute de quai, de wharf, de jetée ou même de simple planche, nous sommes forcés, pour arriver à lui, de mettre pied . . . à l'eau. Comme de petites causes amènent de grands effets ! Parfaitement ! car à cela j'ai gagné un rhume, lequel, au lieu d'être guéri le lendemain, eût pu dégénérer en bronchite, laquelle en . . . , lequel en *Ci-git Père Trilles ! . . .* Bref nous sommes au village !

Ngoma Nkoro nous tend la main. Gravement, nous la lui serrons énergiquement, et tous les deux, côte à côte, nous montons à son palais royal, bâti par lui-même jadis en trois jours, à ses moments de loisir, avec quatre piquets, neuf cents bambous, deux paquets de lianes et trois cents pailles, un peu plus, un peu moins ! C'est petit, sombre, enfumé, sale à faire peur.

Je dois simplement y passer la nuit, car il nous faut aller beaucoup plus loin. A peine aurons-nous ici le temps de visiter, de réconforter, de consoler, de morigéner nos chrétiens, et puis, de nouveau, demain matin, à l'aube, en route.

* * *

Le repas du soir est vite préparé : je vous fais grâce du menu : il fut simple et peu substantiel. Un malheureux boa

en faisait tous les frais (*boa constrictor*, en latin, ! on aime à savoir ce qu'on mange.) Sur le coup du midi, Paul l'avait aperçu paresseusement endormi, enroulé autour d'une branche dominant le fleuve, et *tô, tô*, deux coups de sabre sur la tête l'avaient envoyé rejoindre le pays de ses pères, en passant d'abord par nos estomacs. Deux mètres cinquante de long, trente centimètres de diamètre, ça nous donnait deux bons kilos de viande.

Yves est cuisinier aujourd'hui. Voulez-vous assister à la confection d'une "anguille sauce fang" ?

D'un regard circulaire, lancé autour de lui, notre Vatel en herbe a dénombré son bataillon : huit bouches à nourrir. Sept coups de sabre et voilà chaque convive avec sa part. Sur les charbons ardents, il place successivement chaque morceau ; une pénétrante odeur de corne brûlée se répand dans l'air ; les écailles se croquevillent et tombent ; de temps en temps, Yves avec la pointe de son couteau, tâte si le tronçon est suffisamment cuit ; le rôti est à point, il l'enlève, le gratte, ôte le trop brûlé, et d'un air vainqueur, dépose sur une large feuille de bananier notre souper de ce soir. Voilà ! Est-ce bon ? Au dire de certains voyageurs, le serpent, cuit bien entendu, ressemble à du veau. Comme couleur, je n'en disconviens pas ; mais, comme goût . . . ah ! dame non ! c'est mangeable et voilà tout. Mais, direz-vous encore, et la sauce ? La sauce ! le cuisinier l'avait oubliée !

Le diner achevé — et ce ne fut pas long — chacun avale une gorgée d'eau, dit ses grâces, et tous se dispersent cà et là pour faire le catéchisme.

* * *

Pour moi, une besogne plus importante m'est échue ; c'est grand jour de confession ; chrétiens et chrétiennes sont là. Voyons, ouvrons notre carnet : Pierre, Paul, Catherine,

Céronne, Gatien, etc. . . , tout le monde est-il là ? Chacun a répondu à l'appel, nul ne manque au rendez-vous. Et, tour à tour, Pierre, Paul, etc. . . , comparaissent devant moi et débibitent leur petit chapelet.

Seul Charles reste encore : il a tenu à être le dernier et minuit a sonné depuis longtemps quand il entre enfin dans ma case. Charles est un nouveau converti qui n'a jamais passé par la Mission.

“ — *Minissé*, dit-il en m'abordant, j'aimerais mieux me confesser dans ma case. Viens avec moi.

“ — Mais pourquoi pas ici ?

“ — Non ; dans ma case, viens, tout est préparé. ”

Laissons-nous faire. Je suis mon Charles ; sa case est à l'extrémité du village. Au milieu des ténèbres de la nuit, glissant silencieusement sans réveiller les échos endormis, nous avons l'air de deux conspirateurs. A peine cà et là, quelque chien ensommeillé relève-t-il paresseusement la tête pour risquer un aboi solitaire et retomber en ses songes ; quelque cabri effrayé s'enfuit plus loin. Enfin nous arrivons et j'entre dans la case de Charles :

“ — Prends garde, *Minissé*, marche donc plus doucement lève tes pieds ! Tiens, assieds-toi là. ”

Et m'avançant un escabeau, il s'agenouille. Devant moi, bien en ordre, à une certaine distance les uns les autres, dix-neuf petits bâtons, pas un de plus, pas un de moins, sont piqués dans le sol battu de la hutte ; devant chaque piquet, transversalement rangés, se couchent ici plus, là moins, un nombre respectable pourtant de petits éclats de bois.

Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Jadis, quand, jeune sergent, je m'exerçais en ma chambre solitaire à mon futur grade de général, en déployant des masses de troupe par le flanc droit ou par le flanc gauche, en colonnes de compagnie ou de régiment à distances entières, c'était la coutume de représenter les soldats par de vul-

gaires bouts d'allumettes, leurs chefs par de simple bou-chons, le tout ainsi rangé sur ma table. Ici, les dispositions sont bien les mêmes ; mais Charles n'a rien d'un futur tac-titien.

Mais ce n'est pas la question ! Patience, d'une main ferme, Charles a saisi le premier des dix-neuf capo-raux :

“ — *Minissé*, dit-il, en embrassant d'un geste large, l'as-semblée entière des bûchettes, *Minissé*, voilà ma confession, ma confession tout entière, et ceci (premier caporal), c'est le premier commandement de Dieu.

Ah ! j'y suis !

Charles a pris la première bûchette transversale et, la con-sidérant d'un ceil attentif :

“ — J'ai fait ceci, Père ! As-tu entendu ?

“ — Oui !

“ — Eh ! bien, fini ! n'en parlons plus. ”

Et déjà, sur le feu qui brille près de nous, la première bûchette a lancé sa petite flamme et s'est éteinte consu-mée.

Au tour de la seconde ! Après le premier commandement, vint le second escorté de tous ses satellites, puis le troisième, et ainsi de suite à tour de rôle. Les commandements de l'Eglise défilèrent à leur tour, puis les péchés capitaux ; le sol de la hutte se déblayait peu à peu. Arriva enfin le dernier de la dix-neuvième escouade et, avec un grand soupir de sou-lagement, mon Charles s'écria :

“ — Fini, *Minissé*, tout brûlé ! A toi de parler ! ”

Et bientôt, à mon tour, je m'écriai aussi :

“ — Fini, mon bonhomme, va te coucher ? ”

Et, ce soir-là, ou plutôt ce matin-là, il y eut, chose rare, deux hommes bien contents en ce monde !

Au ciel déjà vers l'Orient s'inclinaient pâlissantes les étoi-les de la Grande-Ourse. A peine, de loin en loin, dans la forêt-sombre, retentissaient les rauques appels du tigre à la recher-

che de sa proie et le brame ment des antilopes effrayées, dans le village endormi, çà et là, quelques cris d'enfant, réveillé soudain, une plainte de malade, le craquement des toitures déséchées par un soleil torride, et, tandis que je regagnais ma case pour m'étendre quelques heures sur ma dure couche de bois, au fond de mon cœur je remerciais Dieu.

C'est égal, jamais je n'oublierai Charles et sa confession ses bûchettes, et son : " Fini, *Minissé*, tout brûlé ! "

" — Tout est-il prêt ?

" — Oui.

" — Eh ! bien, embarque... Ignace, qu'est-ce qui sent fort comme cela ?

" — Père, c'est le poisson pour midi.

" — Bon ! ça va bien ; il n'y aura pas besoin de poivre ni de piment. Allons, la course est longue, partons. "

* * *

Et tandis que déjà je mets un pied dans la barque, voici qu'André, un de nos bons chrétiens du village, me tire soudain par la manche :

" — Père, écoute un peu ici.

" — Qu'y a-t-il encore ? Allons, dépêchons, ami André. "

Et celui-ci, regardant autour de lui d'un œil inquiet :

" — Il n'y a personne, non ! eh bien, voici la chose. Dans la deuxième maison à droite, en arrivant, un petit enfant va mourir et son père ne veut pas qu'on le baptise. Voilà : débrouille. "

Débrouille, pauvre missionnaire. Mon André s'est sauvé en courant ! Deuxième maison à droite, en arrivant : renseignement clair, précis, mais ce n'est pas tout que de regarder et de trouver la maison, il faut entrer. En vain, ici

accorderai-je de mon mieux les cordes de ma plus douce-voix pour roucouler :

“ Ouvre-moi ta porte pour l'amour de Dieu ! ”

Ange gardien du petit moribond, une inspiration, je vous-prie ! Et je bondis soudain :

“ — Ignace, bandit d'Ignace, où t'es-tu fourré ?

“ — Voilà, voilà, Père.

“ — Vite, la fiole à la quinine, et du lesté. ”

Et j'entraînai mon Ignace à l'écart pour lui suggérer à l'oreille mon petit plan.

“ — Compris ?

“ — Oui, *Minissé*.

“ — Bien, file. ”

Mon Ignace est parti.

Le voilà à la deuxième porte à droite, en arrivant :

“ — Qu'est-ce qu'il a donc ce petit enfant ? demande-t-il..

“ — Veux-tu bien te sauver.

“ — Allons du calme, Ada ! mais il est malade, ton gamin, bien malade ! ”

Et moi, je suivais mon Ignace.

* * *

“ — Tiens, dis-je en entrant, un petit malade. Qu'est-ce qu'il a donc ? ”

Le père n'a pas osé me fuir.

“ — Ah ! tu sais, *minissé*, me dit-il, je ne veux pas que tu le baptises. Le baptême, ça tue les hommes.

“ — Mais qui te parle de le baptiser ? Mieux vaut d'abord le guérir. ”

L'enfant se tord cependant et sur son petit visage, livide-déjà, l'ange de la mort a étendu ses ailes ! Hâtons-nous.

“ — Un remède, je le veux bien ; mais, tu sais, *minissé*, pas de baptême ; non, pas de baptême ! ”

Entêtement inexplicable, satanique plutôt, mais qu'en ce moment où nos instants sont comptés, il serait aussi inutile de combattre comme de discuter.

“ — Un remède, entendu, s'il est temps encore.

“ — Pourquoi ne pas m'avoir montré cet enfant hier ? Aujourd'hui, je crains bien. ”

Que voulez-vous ! il fallait bien ménager ma renommée de médecin !

“ — Ignace, vite, le petit flacon de poudre blanche qui est dans la petite boîte rouge. ”

Il court comme une tortue en congé de convalescence, et Ignace !

“ — Et toi, Ada, donne-moi cettealebasse. Y a-t-il de l'eau dans cette bouteille ? Oui ! bien, verse, là... pas tant ; bien.

* * *

Ignace est de retour.

“ — Ouvre la bouteille. ”

Méticuleusement, je mesure une pincée de quinine : on la met dans l'eau :

“ — Bien, agitez doucement. ”

La sulfate de quinine est fondu. Et, me tournant vers le père de l'enfant :

“ — Tiens, lui dis-je, en lui présentant laalebasse, fais boire cela à ton enfant. ”

Le père obéit : la quinine, c'est mauvais comme tout, chacun sait ça. L'enfant goûte, fait une grimace épouvantable, se rejette en arrière, pleure, pousse des cris. Le père se fâche, et moi aussi :

“ — A-t-on jamais vu un individu maladroit comme cet individu ! Laisse-moi faire. Ouvre seulement la bouche de ton enfant. ”

Et, prenant laalebasse, je l'approche du petit malade, quand mon Ignace, qui guettait le moment, se précipite :

“ — Attends donc que je lui relève la tête ! ”

Et voyez-moi le maladroit ! En se précipitant, il m'a heurté le coude et. . . . (hasard malheureux !) toute l'eau a jaillit sur la tête du petit moribond. Il crie, le père s'est fâché, et moi plus fort que lui :

“ — Bêta, dis-je à Ignace, et en même temps que l'eau, coule, l'essuyant de ma main toute mouillée, j'ajoute beaucoup plus doucement :

“ — Henri, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. ”

“ — Qu'est-ce que tu dis ? ” demande le père.

“ — Vingt sous de remède de perdu ! ” lui répondis-je.

Et l'enfant cependant, dans une convulsion suprême, se raidissant en arrière, s'était rejeté entre les bras de son père, muet de désespoir. Un faible soupir, puis ce fut tout. Dans son innocence baptismale, l'âme d'Henri s'était envolée, blanche colombe, au séjour des bienheureux, et son ange gardien j'en suis sûr, souriait à ce coquin d'Ignace qui, tendant le dos, rentrant la tête dans ses épaules, riait en dessous.

Et tandis que, sur le flot impétueux, rapide, s'éloignait ma frégate légère, joyeuses vibraient en moi les cordes de mon luth :

“ La porte s'était ouverte, pour l'amour de Dieu. ”

XVI. — Sur le fleuve. — Au drapeau !

Hardi ! les enfants, il faut regagner le temps perdu. Ce soir, vous le savez, nous coucherons à Afok et la course est longue. Par bonheur le baptême d'Henri ne nous a point trop retardés.

Le fleuve se fait de plus en plus large ; il atteint maintenant près de deux kilomètres, et là-bas, semblant le barrer entièrement, se profilent à l'horizon les hautes futaies de la grande Nendé.

Jadis, un baron israélite, a, moyennant quelques écus, acheté au Gouvernement cette île Nendé, qui lui a été immédiatement octroyée en toute propriété. Elle ne fut jamais, d'ailleurs, peuplée que par les singes à l'intérieur, et par les huîtres, le long de la plage. Les habitants ne s'étant donc jamais plaints, et pour cause, le propriétaire, depuis cette époque, s'intitula duc de Nendé et autres lieux. Honni soit qui mal y pense !

Encore quelques coups de rame, et de nouveau le spectacle change. L'île Nendé a grandi, ses rives se dessinent à l'œil et, soudain, la Mondah toute entière nous apparaît. Le décor est merveilleux : derrière nous ; le Tsini ; devant, par-dessus Nendé, le cours puissant de la Mondah, à droite, l'Awando, affluent du fleuve, à gauche, la Mondah elle-même, et au loin, à perte de vue, les vagues sombres de l'Atlantique, qui, refoulant les eaux du fleuve, viennent y former une barre menaçante. Moutonnantes, elles arrivent l'une après l'autre, se ruant à un assaut séculaire, et leur crête, qui se brise, s'éparpille blanchissante en mille flocons d'écume.

* * *

La Mondah est plutôt un estuaire qu'un fleuve véritable. Elle s'avance à environ trente kilomètres dans les terres, sur une largeur moyenne de quinze kilomètres et une profondeur de 20 à 26 mètres environ, coupée, il est vrai, de nombreux bancs de sable et de boue.

Puis elle se divise en quatre branches principales ou plutôt, dans l'espèce de cul-de-sac qui la termine, viennent se jeter quatre affluents principaux, l'Awando, l'Ikoï, la Ndzème et l'Ebé dont la réunion forme la Mondah.

Après avoir dépassé l'île de la grande Nendé, un kilomètre plus loin à notre gauche, nous apercevons la petite île de Nendé, îlot rocheux, sans eaux, sans végétation, sans

autre habitant qu'un malheureux douanier qui y passe sa vie solitaire et désœuvrée. L'îlot commande l'estuaire entier ; on y a donc établi un poste français afin d'empêcher une contrebande problématique, et chaque jour, sa jumelle à la main, le chef de ce petit domaine arpente son étroite plateforme, avec l'espoir toujours déçu de faire ce jour-là même quelque prise d'importance. Pourquoi un douanier dans un poste aussi inutile ? direz-vous, dans un poste, où comme jadis,

A Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
Aurait suffi pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur les portes du château.

Pourquoi ? je n'en sais absolument rien ! à moins que ce ne soit pour loger un fonctionnaire de plus !

* * *

Nous approchons cependant et de loin, le *gouverneur* qui déjà nous a aperçus, tire en notre honneur l'unique canon de la garnison, à savoir un énorme fusil remontant... à l'époque de nos grands-pères. Je réponds à sa politesse en inclinant par trois fois le pavillon qui flotte à l'arrière de mon canot, l'étendard de la France chargé d'une croix rouge, et là-bas le drapeau national qui, au-dessus de l'île, agite sa longue banderolle tricolore, par trois fois s'est incliné. . . .

Cela n'est rien, et cela est beaucoup. Humble canot qui danse sur la vague écumeuse, au-dessus de toi, planant dans les airs, protectrice de ceux que tu portes, c'est la France qui veille.

Cela n'est rien, et cela est beaucoup, car l'on se sent moins seul : autour du drapeau, c'est un air connu que nous respirons, c'est l'air de la Patrie, et tout à l'heure, abordant au

rivage, à nos oreilles charmées, ce sont les paroles familières à notre enfance qui résonneront doucement.

Oui, salut au Drapeau ! Que fait-il là, ce douanier ? Rien ! disais-je tout à l'heure. Eh bien ! si, il fait beaucoup, car sur ce poste isolé, c'est la France qu'il représente, et son Drapeau qui flotte au vent, son Drapeau, sentinelle avancée de la civilisation, ne semble-t-il pas dire aux négriers qui, sans lui, reprendraient vite cette route si connue d'eux jadis. Halte-là, je veille !

Salut au Drapeau. Dans notre voyage, nous n'apercevrons plus désormais son ombre protectrice ! Ou plutôt si, car, chaque soir, devant notre porte, en chaque village, veillant sur notre sommeil, sera plantée la modeste Flamme arborée à l'arrière de notre embarcation. Et nous dormirons ainsi, confiants, sans crainte, protégés par la Croix dessinée sur notre Pavillon.

XVII. — Midi dans la rivière

Après quelques instants de repos à Nendé et une légère réfection, nous nous mettons de nouveaux en marche, le cap sur la Ndzème, sur les bords de laquelle nous marcherons ce soir. C'est une course de 16 milles environ.

* * *

C'est l'heure du midi.

Le soleil, élevé au zénith, brille de son ardent éclat, embrase l'atmosphère miroitante, et sans un nuage pour faire parasol, déverse ses rayons d'aplomb sur nos crânes surchauffés. On bout, on cuit, viande à l'étuvée, on grille, et je n'ose faire un mouvement, tant le moindre nouveau contact est insupportable. La cire fond dans les caisses, le saindoux n'est plus que de l'huile, et là-haut, ce coquin de soleil qui rit, sans une miette, un atome de nuage ! 650 au thermomètre centigrade !

Sur le crâne rôti
Le soleil torride
Comme un point sur un i ! (A. de MUSSET.)

Oui ! et pendant ce temps, mes pagayeurs vont gaiement, tête nue, suant quelque peu, mais au fond très contents de ce bain de chaleur. Et Ignace, qui cligne de l'œil en me regardant, ouvre, dans un rire narquois, sa large bouche ornée de trente-deux. . . c'est pas des dents, qu'il a, dame. . . de ses trente-deux dominos.

“ — Vouï ! un pen shaud, auzourdi ! Bon petit le soleil ! . . *Minissé*, il est bien, lui, avec grand le schapeau, ça donne frais ! li pauvre noir, pas shapeau ! Bon Dieu lui donner tête dure ! . . Bon petit le soleil ! ”

Bandit, va, je l'aurais tapé avec plaisir ! Et tandis que je me fonds en eau, mes pagayeurs ont entonné une chanson en mon honneur (ah ! on n'est pas *couplété* tous les jours) “ comme quoi mieux vaut chaud que froid, soleil que pluie, et qu'au fond peau noire surpasse bien peau blanche, car soleil ça fait luisants, luisants et zolis, faut voir ! lui, ça tourne sa peau rouge comme la zécrévisse dans la marmite. Et voilà ! ”

Bon petit le soleil ! . . Malgré moi, les yeux se ferment, le cerveau bouillonne, sans idées bien arrêtées, sensations bien distinctes, rien qu'un désir, une obsession lancinante, de l'eau, de l'eau fraîche, un fontaine glacée, un bain dans les ondes cristallines d'une rivière, des arbres, de l'ombre ! de grâce, arrêtez, un peu d'eau, un peu de fraîcheur. . .

Et dans l'atmosphère embrasée, sans un souffle de vent, sans une ride sur l'onde miroitante, unie comme une glace, réverbération intense, insensée, on tombe écrasé, anéanti, au fond de sa pirogue, sommeil lourd, anéantissement complet qui brise et tue, c'est là, en pleine saison un midi sur l'eau, en pirogue.

C'est l'heure de midi.

Eh ! bien ! après ? à la rude montée du Calvaire, en allait-

il plus doucement ? On souffre, on a souffert ; mais, le soir, à l'heure de la prière, c'est avec un élan de cœur indicible que l'on se redonne à Jésus de sa première communion, au Jésus de ces ardeurs d'adolescent, au Jésus de ses rêves de jeunesse : " Si tu veux venir après moi, prends ta croix. " Et l'on se dit : " Ça y est ! "

* * *

En avant, toujours !

Puis peu à peu, trop lentement au gré de nos désirs, le soleil s'incline vers l'horizon et ses rayons se font moins caressants. La Mondah est traversée. Nous remontons maintenant le cours de la Ndzème et, en côtoyant ces rives que bordent les inévitables palétuviers, nous trouvons du moins un peu d'ombre et de fraîcheur. Les oiseaux que la trop grande chaleur du jour avait rendus muets, recommencent leur gazouillis léger, et devant nous, se becquetant, se poursuivant, les merles métalliques aux brillants reflets, le foliotocol moiré, vêtu de pourpre et d'azur, les hirondelles bleues, gai souvenir de France, passent et repassent. . . Là-bas sur l'autre rive, les graves échassiers, immobiles sur une patte, le cou tendu, guettent, sans un mouvement, le naïf poisson qui passera à portée de leur bec. Des vols de flamants glissent au-dessus de nos têtes, trop haut malheureusement pour être atteints, et le soleil, en se jouant sur leurs ailes, fait étinceler leur plumage, d'un rose si tendre à l'œil.

La rivière fait une coude brusque : les rives se sont relevées : les palétuviers, amants des eaux troubles et des terres inondées, ont disparu ; à leur place, s'étagent aux flancs des collines des dracœnas au tronc haut de 20 mètres, et, dans l'air adouci, leurs grappes de fleurs blanches, longues de plus de six pieds, exalent un suave parfum.

Quelques coups d'aviron, un peu de courage encore, hardi nous y sommes, et les gamins d' Afok nous accueillent d'un joyeux hurra.

XVIII. — Nouveaux villages. — Profils connus.

Afok est un petit village habité par les Fang Bétsi et qui ne compte encore que très peu de chrétiens. Ne nous y attardons pas : la besogne quotidienne y est d'ailleurs la même que partout et sur mon carnet de voyage, on ne retrouve qu'une mention, l'invariable formule des rapports de postes militaires.

“ Rien de nouveau à signaler. ”

Ah ! si pourtant : un petit incident.

* * *

Aujourd'hui, la température étant particulièrement étouffante, afin d'avoir un peu plus d'air, j'avais fait dresser ma moustiquaire sous un hangar ouvert, à l'extrémité du village. Les indigènes m'avaient considéré avec quelque surprise et à voix basse plusieurs d'entre eux avaient chuchoté que ces Blancs étaient vraiment bien étranges où joliment malins. Au choix ! Naturellement j'avais choisi pour moi la dernière part, et tandis que, le soir venu, chacun s'enfermait soigneusement dans sa case, en mon coin solitaire, je m'étendais avec délices sur ma natte d'écorces.

Nuit délicieuse, sommeil calme, à peine interrompu par l'aboïement strident d'un chien effrayé, tout alla pour le mieux.

Le lendemain matin, frais et dispos, je fus réveillé par un murmure de voix, par une explosion de cris admiratifs. Et glissant en dehors de ma moustiquaire une tête interrogative, je voyais, tout surpris, autour de moi, les indigènes d'Afok rangés en un vaste cercle, la face illuminée d'admiration, pleine de stupeur.

Eh bien ! quoi donc ? Est-ce que ma moustiquaire ou mon humble personnage ?

Mais déjà sur mes lèvres s'était glacé le sourire qui y errait railleur ; du doigt, un des indigènes m'avait montré une série de larges empreintes tout autour de ma moustiquaire ; profondément marquées dans la terre humide, elles l'encerclaient d'un double circuit, marqué de distance en distance par des temps d'arrêt, et je ne riais plus, je vous assure, car déjà, sans hésitation possible, j'avais reconnu la signature de maître . . . tigre.

Avec l'Écriture, c'était bien le cas de le dire : *Circuit, quærens quem devoret*. Mais, grâce à Dieu, le redouté félin avait préféré à votre serviteur le malheureux chien que j'avais entendu aboyer la nuit, et à part moi, je me disais qu'il avait eu joliment raison ! Les indigènes, cependant, se disaient l'un à l'autre : " Hein ! quel sorcier ! " et moi, tout bas, j'ajoutais : " Ce que Dieu garde est bien gardé. "

* * *

Puis le voyage continue et, pendant de longues journées nous nous avançons vers l'intérieur, campant tantôt ici, tantôt là, bien accueillis dans quelques villages, dans d'autres, forcés de repartir au plus vite, misères par ci, misères par là, c'est la même monnaie courante de la vie du missionnaire, et il ne s'en plaint pas ; au contraire.

Et à force de marcher, de rouler, de pagayer, après huit jours, nous arrivons enfin à Ongek, grand et beau village, centre important de plusieurs autres, ou mon ami Edouard est installé catéchiste depuis plusieurs mois où et il se désole de ne pas faire grand'chose.

Serons-nous plus heureux ? Nous verrons bien. En attendant, débarquons ; que toutes les caisses soient placées dans cette case que le chef a mise à notre disposition, et pour quelques jours :

Arrêtons-nous ici !
Un instant de repos,
A l'ombre de ces grands arbres.

nous permettra peut-être de faire quelque bien, d'aller cueillir quelques fruits pour le Ciel.

A ce soir !

XIX. — Le soir au village.

Glissant sur les hautes herbes, quittant cette fleur pourpre pour jeter un dernier reflet en cette corolle bleutée, durant cette feuille, métallisant celle-ci, embrumant celle-là, lentement, lentement, comme à regret, le soleil descend et le soir se fait.

Les grandes ombres des hautes futaies s'allongent. Déjà l'astre a disparu là-bas, derrière cette colline que vous voyez abriter le village, et, de la forêt voisine, s'élève, impatiemment attendue, la brise de terre qui, chaque jour, à cette heure, vient rafraîchir l'atmosphère embrasée. Quelques rayons égarés viennent se jouer çà et là, s'accrocher aux larges feuilles de bananiers lacérées en mille longues lanières par le vent de la nuit. . .

Puis, soudain, comme un voile immense qui se serait déployé sur nos têtes, le jour a fait place aux ténèbres presque sans transition, et là-haut brillent déjà les étoiles dans un ciel qu'empourprent encore les dernières lueurs d'un soleil couchant.

* * *

C'est l'heure des longues causeries, comme dans maints villages de France où le laboureur, au soir du jour, aime à s'accouder sur le rebord de sa fenêtre, et là, près du large banc de pierre où, chaque midi, l'aïeul réchauffe ses membres tremblants, devise de gais propos avec l'accorte ménagère assise sur le pas branlant de la porte rustique, sous la vigne aux pampres déliés qui gaïcment tapisse l'antique demeure des aïeux.

C'est l'heure des longues causeries. De ci, de là, nos Noirs

sont assis : pittoresque désordre, foule curieuse, yeux démesurément agrandis par un étonnement enfantin. Celui-ci a apporté l'escabeau rond à un seul pied, taillé d'un morceau dans quelque vieille souche grinçante ; cet autre a préféré le mortier où ses femmes, chaque jour, peinent et ahanent à piler le manioc, frappant du pilon l'amère racine pour la réduire en cette pâte blanche et compacte, à odeur butyrique, aliment de chaque jour. Il traîne l'auge après lui, la renverse, et voilà siège pour deux : Messieurs, à vos places. . .

C'est l'heure des longues causeries. Les vieux fument la pipe. Quelques vieilles ont extrait la leur de derrière leurs épaules où, tranquille, elle pendait à sa place habituelle, accrochée à une ceinture primitive. Du coin de leurs bouches baveuses, elles tirent de longues bouffées, semblant se dire : Ma foi, je l'ai bien gagné ! Les hommes forment le cercle ; derrière eux, naturellement, sont les femmes ; les jeunes se luttinent, les enfants se tapent dans le dos et se retournent aussitôt, prenant un petit air innocent, les bambins se fourrent dans nos jambes, les bébés s'essayaient de leur mieux à se former une voix formidable pour plus tard, et tout le monde à la fois parle, cause, bavarde. . . et écoute un peu. C'est l'éternelle scène humaine, avec ses mille actes divers ; au fond, pour changer, toujours la même chose.

C'est l'heure des longues causeries.

“ — Qu'est-ce que fait ton père ? Est-il riche ? Ta mère est-elle la première de ses femmes, la préférée ? Combien a-t-elle d'anneaux aux jambes ? Porte-elle des bracelets en haut des bras ? A-t-elle soin de les faire reluire chaque matin ? ”

Et quand j'avoue modestement que mon père n'a qu'une femme et que ma mère n'a point d'anneaux aux jambes, non plus qu'aux bras, mais seulement aux oreilles, les beautés de l'endroit se récrient sur le manque absolu de goût de

ces Françaises. “ Pas d’anneaux aux jambes ! pas d’anneaux aux bras ! pas même un seul pauvre petit poil d’éléphant dans le nez ! ” un luxe que les plus misérables d’ici se permettent !

Ainsi, Mesdames, vous qui voudriez réussir par ici, vous êtes bien averties : plus vous aurez d’anneaux sur le corps, plus ils seront gros, lourds et massifs, plus vous serez réputées jolies : 30 kilos, la charge d’un fantastin, voilà la bonne mesure. Et allez-y donc !

C’est l’heure des longues causeries.

On en arrive enfin à la question capitale et que j’attends toujours avec une certaine impatience ;

“ — Et qu’est-ce que tu viens faire ici ? ”

Les explications sont alors faciles. On parle du bon Dieu, de la mission de Jésus sur la terre, du salut, de l’éternité. Tout ce peuple m’écoute avec attention, et moi je leur parle avec intérêt, car ces populations naïves et court-vêtues ont conservé du bon, et l’on s’intéresse fort à leurs âmes :

“ — Plus le pantalon augmente, disait Mgr Le Roy, plus l’intérêt diminue. ”

Mais l’on pourrait ajouter avec presque autant de vérité :

“ — Plus le pagne diminue, plus la corruption disparaît. ”

Oh ! par exemple, ne me prenez pas, je vous en supplie, tout à fait au pied de la lettre. Je sais bien que jadis la Vérité allait toute nue ; mais c’était l’âge d’or !

Où sont les neiges d’antan !

Ici, on n’est pas trop mauvais, on est souvent vêtu d’une simple ficelle, vêtement léger et peu encombrant ; mais on n’est plus à l’âge d’or. Enfin ! que voulez-vous ! chacun ses petits défauts, n’est-il pas vrai ?

C’est l’heure des longues causeries. Allons, dans ces têtes dures, martelons quelques bonnes vérités, *il en restera toujours quelque chose*. Et je martelle, que je te martelle !

Peu à peu, les conversations particulières ont cessé. Vieux, jeunes et enfants ont fait silence, et dans le calme de la nuit, seule la voix du missionnaire se fait entendre. *Sursum corda*, c'est le vent de la grâce qui passe et rafraîchit les cœurs. *Sursum corda*.

Et soudain . . . tout s'effondre . . .

XX. — Le Ngil

Là-bas, à l'extrémité du village, lointain encore, sortant des profondeurs de la forêt, un cri lugubre (ah ! ils ne l'oublient plus, ceux qui l'ont entendu une fois), un cri lugubre s'est élevé mystérieux. C'est quelque chose de rauque, d'aigre, de puissant ; cela n'a d'analogie avec aucun son humain, cri non d'homme, mais de bête fauve. Ce cri s'est répété, fendant l'espace, et soudain, se renversant les unes sur les autres, se bousculant pour aller plus vite, pipe de ci, escabeau de là, jambe en haut, jambe en bas, toutes les femmes ont disparu, mes catéchistes se sauvent, les hommes se retirent dans l'*abène*, toutes les portes se ferment, toutes les ouvertures sont closes, personne ne paraît plus, et moi, je reste là, tout bête ! tout le monde disparu. Et il y a de quoi ! c'est qu'il y va de la vie. Malheur à la femme, malheur au profane, qui s'aventurerait maintenant sur la place du village : il serait impitoyablement massacré. Quoi, qu'y a-t-il donc ? Pourquoi le village, tout à l'heure si bruyant, si peuplé, est-il maintenant si désert, si discret ? on dirait un lieu abandonné ! Un nouveau cri a traversé l'espace. Le Ngil approche.

Le Ngil ! je ne vous en ai pas encore parlé. Le Ngil, c'est le fétiche redouté des femmes et de beaucoup d'hommes : le Ngil c'est le fétiche chargé de découvrir et de châtier, d'un châtiment qui ne varie jamais, la mort, les femmes infidèles, les voleurs, les meurtriers.

Le Ngil ! Qui le voit meurt.

Le Ngil ne plaisante pas et tout le monde s'est sauvé : tous les feux doivent être couverts, les torches sont éteintes : sur son passage, tout bruit doit cesser : sinon, la mort.

Et voilà la raison de cette fuite générale, voilà pourquoi je suis seul maintenant sur cette place et le Ngil approche. Au premier moment, j'ai bien envie de faire comme les femmes, de me sauver au plus vite ; mais je réfléchis . . et je reste à ma place. Il ne me déplaît pas, après tout, de connaître une bonne fois ce qu'est ce fameux Ngil et puis, comment, moi, prêtre et français, je reculerais devant ce fétiche ? Allons donc ! Les noirs diraient ensuite : " Comme nous, il a eu peur de nos fétiches, ils sont plus forts que lui, pourquoi l'écouter alors ? " Je reste et j'attends. Dans le danger, le chinois dit : " Rapetisse ton cœur ! " le français, lui, âme guerrière, soldat de Dieu, ne dit rien, mais porte la main à la garde de son épée. Son cri de guerre, c'est " garde à vous ", c'est-à-dire l'épée au vent. Je suis français. J'attends la main sur le crucifix, mon épée à moi, prêtre de Jésus.

Un enfant, espèce de page paraît le premier. Il porte une sonnette à la main, l'agite constamment ; il doit parcourir le village entier en criant : " Fermez les portes, Ngil approche, Ngil approche "

Il revient ensuite à l'extrémité du village et précède le Ngil de quelques pas. Derrière lui, un homme, visage masqué, portant un paquet de flèches empoisonnées, baguettes de bois, aiguës à leur extrémité et imprégnées du suc de l'*Ouci*, poison à base de strichnine, bien connu maintenant en Europe, et dont les effets sont foudroyants. Puis enfin, derrière lui, des flèches d'une main et de l'autre, portant au bout d'un court bâton, une tête de mort noircie et couverte de poison, apparaît le fameux Ngil. Il n'est pas masqué ; mais, sur sa tête se balance une couronne de plumes d'oiseaux et il est revêtu d'une sorte de vêtement tissé avec la filasse de bananier.

Nous voici donc en présence.

Du plus loin qu'il me voit, stupéfait probablement de mon audace, il m'intime de cette même voix étrange qui fait que les femmes n'y peuvent reconnaître la voix humaine, il m'intime dis-je, l'ordre de me retirer au plus vite.

Allons donc ! j'y suis, j'y reste. Me sauver maintenant ?

Je ne bouge pas. Il accourt, me répète son ordre et, voyant que je n'obéis pas, me lance une de ses flèches. A-t-il l'intention de m'atteindre ? je ne sais pas trop ; la flèche siffle à mes oreilles, il crie, se fâche, me regarde avec fureur et jette un nouveau trait. Celui-ci s'arrête dans les plis de ma soutane. Il en prend une troisième, je fais alors un pas en avant : jusque-là je ne lui ai pas adressé un mot.

Je fais donc un pas en avant ; il s'arrête, le bras levé :

“ — Ngil, lui dis-je, passe immédiatement ton chemin, ou tu es mort. Je te connais, je connais tes lois, tu n'a pas le droit de me toucher, passe, va-t-en.

“ — Pourquoi me méprises-tu ?

“ — Je ne te méprise pas. Passe ton chemin, tu ne m'effrayes pas.”

Ngil s'approche alors tout près de moi, et d'un air furieux, roulant des yeux furibonds, égarés :

“ — Puisque tu me connais, dit-il, je vais t'interroger. ”

Et il agite au-dessus de ma tête le crâne humain qu'il porte, il fait tomber sur mes épaules et ma tête les cendres empoisonnées :

“ — Qui suis-je ?

“ — Tu est Ngil, et on dit que tu découvres les femmes adultères, les voleurs, les assassins. Je te connais de longue date, mais je n'ai jamais vu ta puissance à l'épreuve ; je voudrais bien la voir.

“ — Tu la verras. Connais-tu ma femme ? ”

Ayant jadis demandé à un de nos chrétiens convertis pas mal de détails sur Ngil et ses adeptes, je savais à peu près ce qu'il fallait répondre :

“ — Oui, je connais ta femme, c'est Omoge.

“ Es-tu de ses enfants ?

J'aurais dû répondre : Oui.

“ — Regarde ma couleur, je puis être tout au plus son fils adoptif.

“ — C'est vrai, peut-être. Et que vais-je faire tout à l'heure à mes enfants ?

“ — La tête que tu agites au-dessus de moi saura qui d'entre eux est coupable.

“ — Et que feront-ils ?

“ — Ils élèveront les bras au ciel et invoqueront Ngil, leur père.

“ — Et toi, te ferai-je commé à eux ?

“ — Non, car étant ministre et enfant du Dieu qui te gouverne, je ne te suis pas soumis et je ne saurais être coupable. Je suis au-dessus de ton pouvoir.

“ — Qui t'a initié ?

“ — Ndotuma Nzogo, chef des Esindak. ”

Comme ce chef demeure à huit jours d'ici, je ne courais pas grand risque d'être démenti.

“ — Bien ! alors, reste en paix. Je te connais, en effet tu es de mes enfants. Ne redoute plus ma colère. ”

Et Ngil passa son chemin.

Je le suivis alors avec les initiés. C'est égal ! je l'avais échappé belle. La chose était plus sérieuse encore que je ne l'avais pensé moi-même et, au fond de ce village perdu dans la brousse, ce n'est pas l'autorité de Libreville, encore si mal affermie et si peu reconnue, qui m'eût été d'un grand secours. Mort, on m'eût accusé d'imprudence, porté comme disparu, et tout eût été dit.

Mais savez-vous qu'en ce soir-là, ce n'était point un spectacle banal du tout : un prêtre catholique escortant un sorcier africain, en train de jeter ses maléfices et de se livrer à une des plus noires et des plus atroces opérations de son hideux ministère.

Et je ne pouvais m'empêcher de songer, en moi-même ! Comme toujours les voilà donc en présence, Dieu et Satan le bien et le mal, la barbarie et la civilisation ; les voilà donc en présence avec leurs deux ministres, le prêtre du Christ, le sorcier du diable.

Et Ngil parcourut ainsi deux fois tout le village ; à chaque porte, il s'arrête, et, du crâne humain, il heurte les battants, crie, maudit le coupable, et passe.

Je demande alors des explications à un de mes voisins.

Il s'agissait de trouver qui avait tué la fille du chef, morte il y avait trois jours, et c'est pour cela que, de loin, bien loin, d'au-delà des montagnes, au pays de Ntun, Ngil avait été appelé.

* * *

Mais Ngil a parcouru le village ; arrivé de nouveau à l'extrémité par laquelle il est déjà venu, il rassemble autour de lui les initiés et la dance commence. Aucun spectateur, c'est interdit. Initié ou soi-disant initié moi-même je m'approche avec curiosité. C'est d'abord un pas vif et pressé : Ngil, tout en dansant, raconte sa puissance et ses hauts faits, et, frappant du pied, toute l'assistance l'accompagne de ses frénétiques :

“ — Yo, yo ! Ngil a fait cela, Ngil est puissant. ”

Puis vient un long récitatif. Ngil marche alors à pas lents devant les assistants. Il s'approche ensuite de chacun d'eux, le touche du crâne humain, revient au premier, tenant le crâne de la main droite, le fait passer dans la main gauche, en entourant de ses deux bras le corps de l'initié. Celui-ci lève les bras au ciel et Ngil passe au suivant. Arrivé devant moi, il hésite un moment. Je reste les bras croisés : il me touche le front de son crâne et passe au suivant sans en faire davantage. Décidément, nous ne sommes pas amis.

La cérémonie se termine comme elle a commencé, dans

le plus grand silence. Le moindre cri serait d'ailleurs sévèrement puni : un malheureux chien, qui passe en ce moment en aboyant, est aussitôt mis à mort sans que son propriétaire ose réclamer. Ngil est tout-puissant.

* *

Puis la danse recommence, aux sons de plus en plus pressés du tam-tam de bois. Ngil roule sur lui-même, se tord, se convulse. On ne lui voit plus que le blanc des yeux ; une écume blanchâtre lui sort des lèvres, coule baveuse sur son menton à poils rares. C'est un épileptique. Et tout ce monde-là tourne, tourne, s'agite, se tord aux sons d'une mélopée sauvage ; on croirait voir une scène de l'enfer, sous les clartés blanches de la lune, dans cette foule hurlante, aux transports effrénés.

Soudain, une longue acclamation : “ Yo ! Yo ! ”

Ngil bondit, passe à travers le cercle de ses admirateurs : un grand coup de tam-tam : silence absolu, c'est fini, chacun se retire en silence.

Et j'étais là ; j'ai vu cette scène digne du Dante. J'y étais. En écrivant ces lignes, je pense être là-bas encore, jouet de quelque rêve, cauchemar d'une nuit mauvaise.

Mais non, j'y étais bien.

Et lorsque, quelques instants après, j'étais de nouveau au milieu de mes enfants, les félicitant de leur bravoure, ils m'avouèrent bien bas que déjà ils avaient récité le chapelet en mon intention, me croyant perdu, emmené en quelque coin sombre de la forêt, par le Ngil, afin de faire exemple pour les générations d'incroyants.

Le fait suivant montre mieux qu'autre chose la puissance du Ngil. Durant mon séjour au village, il frappa deux personnes, un homme et une femme.

L'homme fut atteint d'une flèche au coin de l'œil ; il mou-

rut deux jours après dans d'atroces souffrances ; sur le passage du Ngil, il ne s'était pas écarté assez vite.

La femme, elle, fut surprise au moment où elle regardait le fétiche par une petite ouverture. Dénoncée par l'enfant conducteur du Ngil, sa porte fut aussitôt forcée et le Ngil, en punition de sa curiosité, la déchira de ses ongles et de son poignard, puis l'étouffa sans que nul osât intervenir.

* * *

(A suivre).